# La route de mes souvenirs

*À Marcel,*

*Tu resteras toujours et*
*à jamais dans nos mémoires*

**Coordination du projet**
Julie Ouellet

**Saisie des textes**
Julie Ouellet

**Représentations graphiques**
Anne-Marie Ouellet

**Collaboration spéciale**
Centre d'Édition des Basques

**Correction**
Michel Leblond, Julie Ouellet, Lynda Beaulieu

ISBN-920829-17-3
Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Publié par le Centre Alpha des Basques avec l'appui financier du ministère de l'Éducation dans le cadre du programme *Initiatives fédérales-provinciales en matière d'alphabétisation* (IFPCA).

**Pour commander des exemplaires**
Centre Alpha des Basques
15, rue Notre-Dame Est
Trois-Pistoles (Québec)
G0L 4K0
Téléphone : (418) 851-4088
Télécopieur : (418) 851-3063
Courriel : cadb@bellnet.ca

# Table des matières

**Préface de Marc Laberge** 9
**Une histoire d'amour**

**Mon enfance**
- Florence et Edmond 17
- Ti-Lise et moi, moi et Ti-Lise 31
- Mes relations avec le père chez nous 35
- Joyeux Noël et Bonne année 39
- Un petit paradis 41
- Mêlez-vous de vos affaires 45
- Les corvées 49
- Les outils d'autrefois 53
- Le garrot 55

**Personnages mytiques et colorés**
- Thomas le malheureux 63
- La petite banque de la Société 67
- La croix de chemin 77
- Échappée belle! 81
- Le bomme Sameule 85
- Chénard la patte 89
- Le petit Gélinas 93

**Les animaux**
- Les veillées dans les chantiers 101
- Thomas Berger 107
- Peur pour mourir 111
- La coulée Bleue 115
- La bête puante 119
- Les chevaux 123

**Autres contes**
- Les trésors de la montagne 135
- La Montagne d'Aimant 139

**Lexique** 146
**Remerciements** 151

## *Les héros de l'Histoire*

*Les faits sont là pour le confirmer : le Centre Alpha des Basques et le festival de contes « Les grandes Gueules » de Trois-Pistoles ont vu juste en créant les journées de collectes d'histoires, un moment d'expression pour les habitants de Saint-Jean-de-Dieu. Depuis bien des années, jeunes, moins jeunes et anciens viennent y ouvrir leur sac à souvenirs, raconter ou même se raconter et retracer ainsi l'histoire des hommes et des femmes qui ont donné au Québec son âme actuelle.*

*Victor Bélanger en est toujours un pilier, une référence du temps et de l'histoire.*

*Son premier recueil de récits chante encore dans l'esprit de tous ses lecteurs qui en redemandent encore et encore!*

*Alors, au cercle de l'Âge d'Or ou dans le cocon douillet de son salon, Victor Bélanger est reparti sur les chemins de sa mémoire, pour y glaner ses souvenirs, ses impressions, ses sensations.*

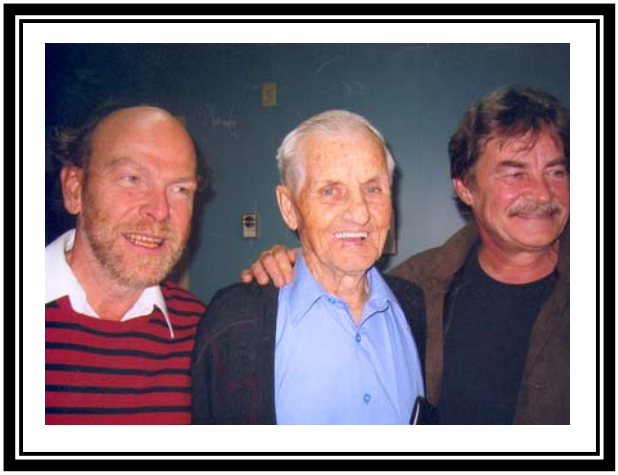
*Il en devient ce second recueil de récits, un petit bijou du genre, un rayon de soleil sur la vie.*

*On y découvrira des personnages haut en couleur, tour à tour drôles, tragiques ou flamboyants. Une vision du monde à hauteur d'homme, au fil des saisons, des faits et gestes quotidiens, de tous ces petits riens qui font l'essentiel de la vie, les bonheurs.*

*De page en page se croisent des gens modestes et anonymes, ces célèbres inconnus qui, à l'ombre des grands noms ont tapissé les annales du temps de leurs actes et de leurs discours, ont ancré profondément les racines du Québec. Ces humbles héros témoignent de l'aventure humaine dans ce Québec rude et magnifique où le froid et la misère côtoient une joie manifeste de vivre avec rage et courage, dans des liens de solidarité et d'amour.*

*Dans ce deuxième recueil tendre et savoureux, Victor Bélanger donne le meilleur en partage : la richesse du cœur.*

*Marc Laberge*



# Une histoire d'amour

J'ai bientôt quatre-vingt-dix ans. Mes idées commencent à s'user. J'ai vécu ma vie comme une histoire d'amour jusque *astheure* avec ma femme et mes enfants. Je voudrais continuer à vivre une histoire d'amour jusqu'à mes derniers jours et mes dernières heures. J'aurais réussi ma vie et j'en serais content.

Ma vie, c'est mon histoire d'amour que je voudrais transmettre à mes enfants. J'aimerais que mes enfants comprennent que, quand à la fin de la messe, le prêtre donne sa bénédiction, pour moi, c'est comme des chaînes de diamants qui descendent du ciel et qui viennent illuminer tous ceux que nous aimons le plus. Moi, c'est d'abord ma femme et mes enfants et toute ma famille que je voudrais voir heureuse. J'aimerais laisser à mes enfants cet héritage d'amour. C'est ça que je voudrais leur laisser.

J'ai dit au curé :

- « Continuez de nous donner une belle bénédiction. Prenez votre temps. Ne changez pas votre manière de le faire. Je trouve ça beau. Je suis content de ça. Ça me donne des provisions pour la semaine. »

Ma femme et moi, le soir, on se dit qu'on a passé une bonne vie et que nos enfants sont toujours fins avec nous autres. Avec nos enfants, on vit une merveilleuse histoire d'amour.

Le livre que je veux écrire, c'est sur le fait que j'ai vécu une belle histoire d'amour. Je m'étais donné comme sacrifice d'aimer tout le monde mais c'est *ben* dur de les aimer. Il y en a au travers que c'est *ben* dur. Mais je pense avoir réussi. Celui qui en a retiré le plus de bénéfices, c'est moi. Ceux que j'aime moins, je ne suis pas obligé de les prendre par le cou pour les embrasser mais je peux les respecter.

Je suis heureux dans mon village. Je vais dans les maisons d'accueil et je suis bien reçu partout. Ils me demandent de revenir. Je les aime tous. Je vis chaque jour au maximum! Je prie le Bon Dieu pour qu'Il m'en donne un autre pareil demain… parce qu'un c'est bien, mais deux c'est mieux!

Ce sera beau de quitter cette terre-là et de laisser une famille comme la nôtre. De leur dire au revoir, dans mon cœur, et on se reverra un jour, je l'espère. Moi des miens, je ne peux pas en demander plus que ça.

# Mon

# enfance

## Florence et Edmond

Je ne sais pas grand chose de l’enfance de mes parents. Comme de raison, ils ont été élevés comme les autres enfants, pas trop gâtés et obligés de travailler jeunes dans la soumission à leurs parents et à la religion. J’ai appris que maman était une belle jeune fille, assez grande avec ses cinq pieds deux pouces, intelligente. Elle était fille unique. Elle s’appelait Florence. À vingt ans, elle avait beaucoup d’amies et de soupirants, mais pas plus. Je veux dire, pas pour les marier, des amis point.

Quand ils se sont connus, mon père lui, ça faisait six ans qu'il était parti aux États-Unis. Il avait suivi la famille et avait travaillé dans les manufactures de coton. D'abord à Lewiston, le petit Québec du Maine, puis dans le Massachusetts. Il a appris à parler l'anglais, il a gagné de l'argent. Il avait amassé mille six cents dollars. Dans le temps, c'était de la grosse argent. Il était blond, grand et beau garçon. Il avait vingt-cinq ans. Il s'appelait Edmond Bélanger. Il était venu voir son frère Charles qui s'était établi au huitième rang de Saint-Jean-de-Dieu.

À la grand-messe, il a fait l'heureuse rencontre de la belle Florence Morency. Il ne pouvait plus dormir. Il est donc allé chez mon grand-père Auguste pour revoir la belle Florence. Elle aussi, elle avait remarqué le beau blond. Il sentait l'américain, il avait de l'argent plein les poches puis il laissait échapper un petit mot d'anglais de temps en temps. Il a tôt fait de gagner le cœur de Florence. Surtout qu'il était entendu que le couple devait aller vivre aux États. Quel beau rêve pour une jeune fille prête à se marier que d'aller vivre en Amérique.

Edmond n'avait pas de chez lui au Canada. Il est resté chez grand-père Auguste pour quelque temps. Les deux amoureux devaient se marier au printemps suivant, mais comme la religion était très pesante dans ce temps-là, elle ne permettait pas aux promis de demeurer sous le même toit sous peine de péché mortel. Mon grand-père leur a dit :

- « Hé *ben*, mariez-vous ct'automne! *Pis*, on va travailler ensemble pendant l'hiver. Comme ça, pas de problème et ensuite, on verra.»

Mon père avait promis à ma mère de l'amener vivre aux États-Unis et la mère avait cru ça *ben* dur. La mère avait pris ça pour du *cash*. Erreur! Ma maman a passé l'hiver avec son Edmond. Ils vivaient le grand amour. Quand mon papa

voulait quelque chose, maman allait lui chercher. Elle le servait comme si c'était un prince. Mon père était heureux. Un conseil en passant : « Ne faites jamais des choses pareilles, vous allez le regretter tout au long de votre vie parce que vous allez rester avec les morceaux. »

Au printemps 1910, ma mère était enceinte de Lucien. Un beau matin, au début de l'été, sans rien dire à personne, papa et grand-père sont montés à la Société et au retour, papa avait une grande nouvelle à annoncer à maman. Il avait acheté une terre dans le rang Ouest de la Société. Ma pauvre mère est tombée en bas du plus haut ravin qu'on puisse imaginer. Finis les beaux rêves d'aller vivre aux États. Finies les belles promesses. En plus, aller vivre à plus de cinq milles du village et à la Société en plus, c'était la déchéance sociale pour elle. Sa vie venait de basculer. Elle en est tombée malade, une semaine au lit. Mon grand-père est venu la consoler, l'encourager, lui donner de bons conseils. Les choses ont fini par se *rapplomber* un peu. Mais son cœur est resté fragile.

Quand je dis que ma maman est restée le cœur fragile, je veux dire que mon père lui avait fait miroiter la possibilité d'aller vivre aux États. Puis là, il l'amène à cinq milles du village sans sa permission. Elle est enceinte, puis lui, il va hiverner seul aux États. C'est assez pour lui faire découvrir la fragilité de son pauvre cœur de mère, surtout que les femmes ont de nature le cœur plus tendre et beaucoup plus émotif que les hommes. Mon père ne le savait pas. Il faut dire que dans le temps, les hommes avaient priorité sur les femmes. Quand ils parlaient, il fallait écouter.

Pour moi, quand on s'est marié, j'ai dit à ma femme Ti-Jeanne :

- « Moi, je suis maître dehors et toi tu seras la maîtresse de la maison et comme cela on peut dire que la barque allait assez bien. »

On peut dire qu'on a trouvé la vie courte et belle. Dans le bon vieux temps comme on dit, les hommes étaient des dieux. Il fallait les écouter sans maugréer. Il fallait obéir. Ma mère travaillait du matin au soir et toute la veillée. Elle faisait des habits pour ses enfants, des petites culottes et des chemises. Elle tricotait des mitaines, des bas, des jupons pour les petites filles. Pendant ce temps-là, papa, qui la regardait faire, mijotait des idées pas très catholiques, je veux dire pour la couchette, des di-qué-di-gnan-gnan, puis des *mamours*. Il préparait son party. Ma mère n'avait pas hâte de se coucher mais elle avait fait vœu d'obéissance. Elle ne pouvait pas faire autre chose que de se plier à son cher mari. Quel mari! Pauvre maman, son cœur était fragile.

Les couples qui restent ensemble, je vous demande de vous aimer et de vous le dire, de vous protéger, de vous bénir parce que vous êtes capables de le faire au nom de Dieu. Puis quand le papa parle à sa femme, qu'il prenne sa voix douce et je suis sûr que la maman va faire pareil et le grand amour va s'installer en permanence. Vous allez être heureux et aimez vos enfants, ces chers petits êtres. Ils le méritent ces chers trésors. Vous allez voir comme vous allez retirer des dividendes et de la ristourne. Aussi soyez fermes et les enfants vont rester avec l'impression que les parents ne peuvent pas se tromper. Ils vont les écouter, les respecter, les aimer et eux aussi vont être heureux.

À tous les jours, nos enfants nous remercient de leur avoir donné de l'amour. Et moi, je vous dis qu'avoir des enfants, c'est investir dans le bonheur. C'est ce qui nous fait vieillir en beauté et en santé.

Mes parents sont montés à la Société et le petit frère de papa, mon oncle Horace, est venu rester avec eux dans la

même maison. Il avait onze ans. Ma mère m'a dit qu'il était très gentil et bien *smart*. Un bon matin, mon père a annoncé à maman qu'il allait hiverner aux États pour gagner de l'argent pour faire vivre la terre. Ma pauvre mère est restée seule avec son petit beau-frère pour s'occuper des animaux et des bâtiments.

Au printemps, mon père est revenu et il y avait un membre de plus dans la maison et pas plusieurs jours après, ma pauvre mère est tombée enceinte pour une deuxième fois. Mais pas la dernière. Elle a eu seize enfants, douze garçons et quatre filles. Une vraie martyre!

Dans ce temps-là, tout le monde était pauvre et trimait fort mais pas comme ma maman. Elle avait gâté son mari. Il ne s'habillait pas seul. Le dimanche, ma maman le lavait, lui coupait la moustache avec les ciseaux, l'aidait à s'habiller. Elle lui attachait ses boutons de chemise, lui mettait sa cravate et ses bretelles. Elle lui donnait son porte-monnaie, lui comptait son argent et pour finir lui peignait les cheveux. Il aimait se faire gâter, maman était toujours là pour le faire. Il lui arrivait de devoir arrêter toutes ses autres activités, comme boulanger le pain ou nourrir le bébé, pour aller le servir tout de suite.

Quand il avait fini de manger, mon père prenait ses aises. Florence lui apportait son thé qu'il prenait avec trois bonnes cuillerées de sucre. Le sucre était rare ou rationné comme dans le temps de la guerre. Si, nous les enfants, on approchait la main du sucrier pour le gruau ou le pain trempé dans le lait, mon père disait qu'on avait pas besoin de ça.

- « Du bon pain avec du *la*, c'est bon de même, pas besoin de rajouter du sucre. »

Mon père aimait aussi lire son journal après le souper. Florence approchait la lampe à son bout de la table, si bien

que nous restions dans le noir à l'autre bout. Ensuite, il disait :

- « Maman ou Florence, ma pipe, ma *blye*, mes allumettes *pis* ma gazette. »

Ma mère lui apportait sa *blye* faite dans une vessie de porc, bourrait sa pipe, lui présentait l'allumette ou encore l'allumait elle-même, s'assurait qu'elle était bien prise et lui donnait. Il tassait les assiettes, faisait tomber les graines de nourriture à terre, mettait ses bottes sur le bout de la table, fumait, crachait sur le plancher et lisait son journal page par page. Il s'intéressait aux nouvelles internationales et au sport, surtout le baseball, parce que son frère jouait dans une ligue américaine.

Moi, j'aimais ma mère. Je l'aimais parce qu'elle m'écoutait, elle me parlait, me donnait des conseils et des petits becs. Je voyais souvent des larmes couler sur ses joues. Je me disais, ma mère a de la peine. Je crois qu'elle était malheureuse et ça me faisait mal.

Mon père, je ne l'aimais pas beaucoup parce qu'il ne me prenait pas sur ses genoux. Il ne me caressait pas et ne me chantait pas de chansons. Il nous faisait travailler beaucoup et ne voyait pas ce qu'on faisait. Jamais une bonne parole sur les travaux accomplis mais bien des bêtises et des taloches. J'étais malheureux de cette situation. En vieillissant, j'ai appris à l'aimer. J'ai même appris à le plaindre. Je le trouvais seul. On était plus proche de notre mère. Ça m'attristait de le voir ainsi.

Quand mes parents ont élevé leur grosse famille, il n'y avait aucune aide du gouvernement, pas d'allocation familiale, pas de pension, pas d'aide sociale d'aucune manière, pas d'électricité. Il fallait s'éclairer à la petite lampe à l'huile. Puis, ils nous disaient :

- « Baissez la mèche. Ça dépense trop d'huile, ça va coûter *ben* trop cher.»

Il fallait pomper l'eau. Même pour se faire du thé, il fallait chauffer le poêle. Et les couches étaient lavables. La grosse misère. Nos parents étaient docteur et infirmière.

Dans ce temps-là, il fallait répondre à toutes les demandes de la vie quotidienne. Il fallait avoir un remède maison à toutes les maladies. Par exemple, quand il y avait un enfant de malade, ma mère disait à papa :

- « On va acheter un pain de boulanger et du beurre de beurrerie et on va lui donner du thé sucré, il est malade dangereusement. »

Puis, le père écoutait. Et si la maladie évoluait, la mère lui disait :

- « Edmond, tu vas être obligé d'aller au faubourg chercher une livre de biscuits au thé. »

Le monde disait aller au faubourg, pas au village, ce mot n'était pas connu, c'était au faubourg. Le biscuit, ça coûtait huit cents la livre. Avec ça, la mère en a pas manqué un. Une journée plus tard, le patient était guéri.

Une fois, ma sœur Blanche était traînante. Puis, il y avait des malades chez les voisins, la famille Gagnon. Ma mère a demandé au docteur de venir lui sonder les poumons. Ma mère craignait qu'elle soit consomption. C'était monnaie courante dans les familles et le danger de contaminer les autres existait. On disait que la mère Gagnon qui avait élevé une grosse famille avait porté une pleureuse toute sa vie. Une pleureuse, c'était un grand voile noir qui descendait jusqu'au menton en avant et jusqu'à la taille en arrière. Les femmes le portaient un an pour le décès de leur mari et un peu moins

longtemps pour le décès d'un enfant. Donc, ma mère a demandé au docteur de passer voir Blanche en ajoutant qu'elle n'avait pas d'argent pour le payer. Le docteur lui a dit qu'il n'avait pas besoin d'argent vu qu'elle lui rendait tellement de services. Ma mère l'assistait quand il venait dans les familles. Elle n'était pas sage-femme mais se rendait chez les voisins en cas de besoin.

Après les constatations d'usage, le docteur a dit que les poumons de ma sœur étaient bien sains. Il a ajouté qu'elle faisait de l'anémie et qu'il fallait lui donner des pilules rouges (des pilules libérales, ha! ha!). Ça coûtait cinquante cents la bouteille. Puis quand la mère a voulu répéter la dose, le père a dit :

- « Penses-tu qu'on va *se manger* à acheter des pilules! »

Une fois, à l'étable, Ti-Bé était jeune, une dizaine d'années. Il nettoyait la crèche des vaches *pis y* avait un gros *beu*. Lui aussi avait des restes dans sa crèche. Ti-Bé lui a fait la même chose que pour les vaches. Mais le gros *beu* lui voyait pas les choses du même œil. Il a lâché un *beugle*. Maman a vu que Ti-Bé était dans une position pour se faire tuer. Elle a *pogné* les broches que l'animal avait entre les cornes *pis* dans l'anneau qu'il avait dans le nez. Une main sur chaque broche puis la grosse guerre a pris pour de bon. Mais avant que mon frère ait pu se sortir de sa mauvaise position, maman tenait bon même si les broches lui sciaient les mains. Quand la bataille a été terminée, que Ti-Bé a pu sortir de là, ma pauvre mère avait les quatre doigts entaillés par les broches mais Ti-Bé était sauvé. Maman l'a pris par le cou, puis elle l'a serré dans ses bras. Le petit garçon était couvert de sang. C'est là que maman a regardé ses mains et elle a dit :

- « Ça va guérir. »

Elle faisait des petits miracles. Ha! Il faut que je vous raconte un autre de ses petits miracles. On était à l'automne 1924. Papa avait semé de l'orge avec des barbillons. Moi, j'étais avec Louis-Joseph. Je lui ai dit :

- « Quand les vaches mangent de l'orge, elles font de même. »

Et j'ai pris une grosse gueulée dans un épi d'orge. Imaginez que je me suis étouffé pour mourir. J'ai tombé sur le dos comme mort. Ma mère qui était pas loin a tout vu la scène. Elle m'a *pogné* une main dans le toupet puis a mis un genou sur mon cou et de son autre main elle a sorti les barbillons qui étaient déjà dans ma gorge. Je serais mort en dedans de 10 minutes. Maman venait de sauver un autre de ses enfants. Et la vie continue…

Une autre fois, on labourait dans la terre noire. Il y avait des *jarnottes*. On mangeait ça. C'était bon à condition d'avoir faim. Florian lui a décidé de s'en rentrer une dans le nez et ensuite, il n'était plus capable de la sortir. Il a passé la nuit ainsi et au matin, le petit avait le nez tout enflé. Ma mère n'y comprenait rien. Elle lui a frictionné le nez avec toutes sortes de choses. Rien, pas de résultat. La troisième fois, elle lui a fait prendre un grand *respire*, puis elle lui a bouché la bouche et l'autre narine. La pression a fait que la fameuse *jarnotte* a sorti. Encore une fois, maman venait de sauver une vie.

Moi ma maman, je ne l'aimais pas, je l'adorais. D'abord, maman était une femme comme toutes les femmes de ce temps-là, soumise et pieuse. Une femme de devoir pour élever ses enfants et n'en laisser aucun dire quoi que ce soit contre les prêtres et leur père. Maman disait souvent :

- « Les enfants ne mangez jamais de prêtres car vous allez trouver ça dur à digérer. »

Papa de son côté nous disait que la première chose que vous aurez à payer quand vous serez à votre compte ça sera vos obligations à l'église et le reste viendra sûrement.

Mon père, lui, se sentait abandonné, laissé là. Je sentais qu'il était malheureux. Les petites crises d'amour étaient de plus en plus éloignées, pour ne pas dire choses du passé. Il ne lui restait que des souvenirs amers. Il ne parlait presque jamais du passé. Il faut faire attention, je vous demande de ne pas vivre de pareilles expériences. C'est douloureux et très dangereux. Il faut se sentir aimé, au moins un petit peu.

Papa, père d'une grosse famille de 16 enfants… tous des beaux enfants! Il était très pauvre et aurait eu le cœur de nous donner le nécessaire. Ça le rendait marabout, chialeux, pour ne pas dire *crieux* de ne pas pouvoir le faire. Mais ça ne l'a pas empêché d'avoir bon cœur et quand on lui disait :

- « Papa, viens donc dans chambre j'aurais affaire à toi. »

Il n'y avait rien qui lui faisait plus plaisir. Il aurait pu nous accorder n'importe quoi. C'est après avoir quitté la

maison qu'on l'a vraiment connu. Il avait complètement changé, doux, joyeux, attentionné et on voyait que notre visite lui faisait vraiment plaisir. On ne manquait pas de lui demander des conseils, ce qu'il nous donnait avec plaisir accompagné de sa bénédiction.

Quand ma mère a été enceinte pour une seizième fois, elle ne le prenait pas, mais pas du tout. Elle passait souvent près de la fontaine de l'étable et la regardait. Elle s'arrêtait puis elle lui disait à demain. Elle tremblait à l'idée de faire des choses épouvantables. Elle m'a raconté qu'une autre fois elle a passé et ça a été comme si on lui tendait une main secourable en même temps elle entendait une voix qui lui a dit si tu ne le fais pas, je vais te récompenser. Et ma mère a abandonné l'idée d'en finir avec la vie et a offert au bon Dieu son petit à naître. Ce petit enfant qu'elle portait, c'était un petit prêtre. Ça a été un cadeau inattendu. Cet enfant, ce petit Toussaint, a toujours fait la joie de ma mère. Plus tard, il est entré chez les Capucins. Il est devenu Provincial de la communauté, puis Général et bien d'autres choses encore.

Avoir une religieuse et un prêtre dans une famille, c'était très important à cette époque et ça l'est encore bien plus aujourd'hui. Pensez-vous qu'elle l'a remercié ce Dieu qu'elle aimait tant. Ma mère avait déjà une fille religieuse. Mes parents pouvaient dire :

- « On a réussi notre vie. »

C'était merveilleux, une sœur et un prêtre et pas n'importe lesquels, une sœur de la Sainte-Famille de la maison mère de Sherbrooke et un père capucin reçu à Ottawa il y a cinquante ans. C'est notre fierté à toute la famille.

Mon frère Florian a assisté au départ pour le ciel de mon père. Il s'est éteint comme un petit enfant. Que Dieu ait

son âme! Cette prière a été composée par papa. Il la récitait plusieurs fois par jour.

*Divin cœur de Jésus, je vous offre par le cœur immaculé de Marie toutes les messes qui se célèbrent ce matin et qui continueront dans la journée. Je veux avec toute ma famille m'unir à l'hostie de toutes ces messes en union avec le cœur de Jésus, Marie, Joseph et tous les Saints et en particulier avec la messe que mon petit garçon célèbre chaque jour pour adorer, remercier et vous rendre grâce ô mon Dieu. Je vous demande pardon de tous mes péchés et ceux de ma famille, et je prie pour mes ennemis, la conversion des pécheurs, la délivrance des âmes du purgatoire, pour la paix dans le monde et dans ma famille, pour les malades, les agonisants, tous ceux qui souffrent, qui ont de la peine, les pauvres, les infirmes, les vieillards, les hospitalisés, les prisonniers, les personnes qui sont dans les camps de concentration, en un mot tous les malheureux de la terre.*

*Je vous demande, ô mon Dieu, de les secourir tous, selon votre justice et votre bonté, de leur accorder dès maintenant l'espérance et la paix en attendant de les amener tous un jour avec vous dans votre bienheureux tabernacle, sans oublier le pauvre pécheur que je suis et toute sa famille.*

*Ainsi soit-il,*
*Edmond Bélanger, décédé le 13 mai 1973*

Après le décès de mon père, ma mère a recommencé une autre vie, celle de vivre seule. Elle se disait libérée. Elle disait être en possession de toutes ses facultés, d'orienter sa vie à son goût. Ils l'ont nommée directrice des loisirs au Centre hospitalier de Trois-Pistoles. Tout un contrat. Ma maman était au comble du bonheur. Avoir un mandat, elle

qui avait toujours désiré travailler avec le public. Elle a correspondu avec le Ministre des loisirs et tout baignait dans l'huile. Elle a étudié la graphologie. Quand on allait la voir, il fallait signer le livre d'or et après avoir étudié notre écriture, elle pouvait nous raconter notre vie, le passé et surtout le futur. À quatre-vingt-douze ans, vous pensez. Je crois que ma mère aurait fait une femme d'affaires de première classe tellement elle aimait le public. Ma mère a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Elle est décédée le douze janvier 1985. Elle aurait eu quatre-vingt-seize ans le trois février. L'ouvrage ne fait pas mourir! Elle a été lucide jusqu'à la dernière heure de sa vie. Bravo maman!

C'est son petit seizième, le Père Jacques qui est venu chanter le service. Il lui a fait une belle homélie, des beaux mots, elle le méritait bien cette chère maman. Moi, j'ai quatre-vingt-dix ans et je ne l'ai pas oublié. Je pense à elle tous les jours. Je lui demande de nous aider, de nous protéger. J'ai l'impression qu'elle fait bien ce qu'on lui demande.

Voici la lettre d'adieu de ma mère :

*Mes chers enfants, adieu*

*Soyez unis sur la terre que je quitte*
*comme vous étiez unis dans mon cœur.*
*Je pars sans regret puisque je suis seule.*
*Il me restait mon Dieu et sa Sainte Mère*
*À qui je vous confiais tous les matins*
*À mon réveil et tous les soirs à la messe*
*Où j'ai assisté tous les soirs tant que j'en ai*
*eu la force.*

*Je vous demande en retour de rester unis*
*Entre vous et je vous bénis dans mon cœur*
*Adieu mes bien-aimés, au revoir au ciel.*

*Priez pour moi et nous nous reverrons*
*Un jour je l'espère.*

*De votre maman qui vous aime tous,*
*Florence Morency*
*Mme Edmond Bélanger*
*Décédée le douze janvier 1985*

## Ti-Lise et moi, moi et Ti-Lise

Ti-Lise et moi, moi et Ti-Lise, on était complices tous les deux. Moi, j'étais le cinquième d'une famille de seize enfants. J'étais le plus vieux de sept garçons de suite. Noël le septième avait le don de guérir tous les maux. Marie-Lise était la quatrième. On se suivait tous les deux dans la famille. On avait un an et demi de différence. Elle était du vingt-quatre décembre et moi du douze mai.

Je l'ai toujours appelée Ti-Lise. On aimait être ensemble. Nos goûts se rencontraient. On aimait ça se parler. On se confiait des secrets qu'on n'aurait pas contés aux

autres avec la confiance que ça resterait entre nous. Étant jeunesses, on sortait ensemble. Je demandais le cheval au père et on allait veiller, elle pour rencontrer des garçons et moi pour voir les filles. Ça reste pour moi de très bons souvenirs.

Pendant l'été, moi et Ti-Lise, on allait aux fraises, aux petites fraises des champs. On avait chaud, on se faisait manger par les mouches, on attrapait des coups de soleil. Mais, pas de *chialage*! On ramassait des fraises pour que maman fasse des tartes et des confitures. Il n'y avait pas de marché pour les fraises dans ce temps-là.

Les fraises finies, on allait aux framboises. On les vendait pour s'acheter des articles pour aller à l'école. Un vendeur de Saint-Clément nous les achetait. Lui-même, les revendait à Lévis, au gouvernement. Il disait qu'on se servait des noyaux pour faire des explosifs. Pendant la deuxième guerre mondiale, les framboises se vendaient très bien et on avait un bon prix.

Des framboises, il n'y en avait pas beaucoup. On courait les digues de roches, c'était pas plaisant. Je vous dis qu'on gagnait notre argent. On les vendait trois cents la livre. Il fallait en courir des tas de roches pour ramasser assez de framboises pour pouvoir aller à l'école. On payait cinq cents pour un cahier, huit cents pour une ardoise, les crayons de mine étaient à une cent et un coffre double, quinze cents. Par contre, il y avait une place pour mettre une plume dans le coffre double. Il y avait aussi des coffres simples à huit cents et avec dix cents on pouvait ajouter deux palettes de gomme Red Jacket.

Pour les crayons d'ardoise, il fallait aller à la mine de crayons chez Jos Larocque à la cachette. C'était tout un contrat. Moi, j'apportais le pic et Ti-Lise, la pelle. Un bon matin, on a décidé de se risquer, il fallait pas être vus. Pour

ce faire, il fallait passer dans l'eau, de l'eau morte. Et il y en avait beaucoup. On était mouillés jusqu'à la ceinture. Mais on n'a rien sans peine. Ensuite, il y avait un petit coteau de trois à quatre arpents. C'est là qu'était la mine d'ardoise pas loin sous l'herbe. C'est moi qui ai commencé à creuser. C'était une vraie mine d'or. Des crayons, il y en avait, prends-en, en voilà. De grands tufs, ils étaient faits pour nous autres; ça faisait des crayons de quatre à cinq pouces de longueur. Ils ne *raillaient* pas l'ardoise. Ils étaient doux, doux. Pour revenir à la maison, on a pris le même chemin. On était fiers de notre prise et ça ne finit pas là.

Ti-Lise et moi, on voulait aller aux bleuets. On a demandé au père de nous amener au moulin à Poléon Beaulieu et là il y avait des bleuets, beaucoup de bleuets.

Un bon matin, nous voilà partis. Papa allait au moulin des Beaulieu pour faire moudre son grain pour engraisser les cochons. Moi et Ti-Lise on était assis sur les poches d'avoine. C'était la fête! Rendus au moulin, papa nous a dit de filer de l'autre bord du pont, ensuite de filer au *nordet* et qu'il viendrait nous trouver quand il aurait fini de décharger les poches d'avoine.

Ti-Lise et moi, on savait où était le pont mais on ne savait pas où était le *nordet.* Le premier petit *topate* qu'on a vu, on l'a emprunté. C'était un petit chemin qui longeait la rivière. C'était haut, c'était dangereux. On avait peur, on marchait sur les bords de la rivière. C'est là que le chemin nous amenait. On était au bord de l'abîme. On voyait l'eau qui descendait en bas dans la chute et les gros bouillons blancs d'écume. On pleurait mais ça ne nous amenait pas aux talles de bleuets.

On a fini par déboucher dans un champ de *pacage*. Il y avait des vaches et naturellement un gros *beu* malin. Encore une déception et une grande peur. On a pris le bois et

on a fini par trouver des belles talles de bleuets. On en a ramassé mais on était occupés, on était écartés dans le bois. Moi et Ti-Lise, on valait pas cher. Mais pour les bleuets, on en avait ramassé beaucoup. On avait rempli chacun une chaudière de cinq livres.

On revient à mon père : il nous a cherchés, il a crié et il a fini par nous trouver. Il était content mais pas comme nous autres.

- « Je vous avais dit d'aller au *nordet* mais vous en avez trouvé beaucoup quand même, pis ils sont beaux et bons. »

Tout en parlant, il s'en prenait des grandes poignées. Ti-Lise et moi, on trouvait qu'il en mangeait un petit peu trop!

## Mes relations avec le père chez nous

Autant le père chez nous pouvait se montrer fin et intelligent, autant il pouvait être chialeux d'autres fois.

Un matin, les moutons avaient du jaune dans la laine et le père décide qu'on les baigne. Dans un tonneau coupé en deux rempli d'eau et d'un remède contre la teigne. Un des garçons tenait la tête, les deux autres tenaient les pattes et ils trempaient le mouton dans le liquide du tonneau pendant que moi je brossais leur laine. Pas facile, facile…ni à tenir ni à laver, quand en plus, ça se débat ces petites bêtes-là.

Le père chialait toujours et criait après les enfants. Soudain, André échappe une des pattes du mouton. Le père lui a descendu une *mornifle* par la tête *pis* un coup de pied au cul. J'ai crié au père :

- « Tu vas arrêter ça! Tu lui touches pu jamais. »

Il a répliqué :

- « Comment ça tu me parles de même? J'suis ton père! »

Il est parti à la maison et s'est mis à bougonner. C'est Victor qui mène le trouble qu'il a dit à ma mère.

Au retour à la maison après la baignade des moutons, la mère m'a demandé des explications. J'ai répondu :

- « Je mènerai pas le trouble longtemps, je m’en vais. »

- « Où vas-tu? »

- « Je ne sais pas. »

- « Vas-tu au moins dîner avec nous autres? »

- « Oui, je m’en vais demain. »

J’avais quinze ans, pas une cenne noire dans les poches, mais j’étais décidé.

Le lendemain, la mère m’a dit :

- « Ton père fait demander que tu restes encore un an. »

- « Non! S’il veut que je reste, qu’il vienne me le demander lui-même! »

Le père est venu me le demander. Je suis resté un an, puis deux, puis trois, chaque fois après une nouvelle demande et ainsi jusqu’à vingt ans.

Pendant toutes ces années, je n’ai pas chômé. Avec mes frères, on a fait de beaux chantiers en automne et en début d’hiver. Celui de la Bellevue, avec Louis et Albert en est un bel exemple. Le bois vendu à François Rouleau a rapporté six cent cinquante piastres plus trois piastres parce qu’il nous avait demandé de rapprocher le bois au bord de la route.

Les p’tits gars m’avaient demandé de leur donner le trois piastres comme argent de poche. Le père a pris les six cent cinquante-trois piastres, les a mis dans son portefeuille,

il a tiré sa pipe, repris sa gazette et s'est remis à lire sans un mot de remerciement et sans s'occuper de nous. Quand je suis monté en haut voir les p'tits gars, ils pleuraient dans leur chambre.

L'année d'ensuite, pour le pont de la rivière Boisbouscache chez Ti-Jean Rioux, on a coupé du bois qu'on a apporté et *cagé* là au moulin à Jean-Rioux. Le père s'est présenté et a été payé trois cents piastres pour le bois puis il s'est présenté à la municipalité et a été payé un autre trois cents piastres pour le pont, somme accordée par le gouvernement.

Entre-temps, nous, les p'tits gars, on a ramassé le bois par terre et sans dire un mot on l'a vendu quatre-vingt-quatre piastres. On s'est acheté une bicyclette trente-deux piastres pour les trois, on a payé la dernière dette du Louis et on s'est partagé le reste.

Quand le père a entendu ça, il m'a dit :

- « Tu vas aller au faubourg, j'ai besoin de plusieurs choses. »

Je suis parti atteler le cheval, le père m'a donné sa commande en me disant de la payer et qu'il me la rendrait. Je suis retourné à l'étable, j'ai dételé le cheval. J'étais à boutte! Avec tous ses détours et ses simagrées, si je m'étais écouté, c'est lui qui aurait reçu une *mornifle* cette fois-là!

Je me suis calmé et quand je suis rentré à la maison, j'ai dit au père :

- « Je fais toutes les affaires ici et je sais rien. Je veux savoir combien tu as d'argent à la banque, je veux voir ton livret. »

Il avait neuf cents piastres, donc il pouvait payer ses affaires.

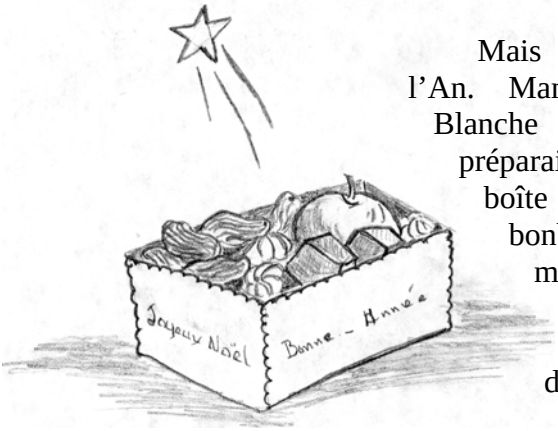
Après ça, des douze garçons, je crois que c’est moi que mon père respectait le plus. On n’a plus jamais eu de gros *astinages* par la suite**.**

## Joyeux Noël et Bonne Année

J’aimerais vous parler du Temps des Fêtes quand nous étions jeunes. Je dirais quatre-vingts ans en arrière. J’avais huit ou neuf ans. Nous, on fêtait pas Noël parce qu’on allait à la messe de Minuit. On descendait en voiture à cheval. Il fallait partir de bonne heure pour aller à confesse pour pouvoir aller communier pendant la messe de Minuit.

On soupait puis on ne devait pas manger de la veillée. Il y avait trois messes de suite, messe de Minuit, messe du Jour et messe dite de l’Aurore. On sortait de l’église vers trois heures, trois heures et demie du matin.

J’ai pas besoin de vous dire qu’après avoir fait cinq milles en voiture à cheval dans le froid de la nuit, on n’arrivait pas avant quatre heures du matin fatigués, brûlés, gelés au coton, rien à manger. La fête de Noël, on s’efforçait de l’oublier.




Mais on fêtait le Jour de l’An. Maman et les filles, Blanche et Ti-Lise nous préparaient à chacun une boîte de bonbons, du bonbon français, deux morceaux de *chocolat casse*, des *peanuts* en écales, du bonbon dur sablé, une pomme

puis quand on était chanceux, à chacun une orange. C'était beau! On passait un beau Jour de l'An. On était gâtés.

Je sais que plusieurs de mes amis de classe étaient privés de ces douceurs qui nous faisaient si chaud au cœur. Faut se le dire. Des fois à la cachette, on amenait des *peanuts* à nos amis. On trouvait qu'ils étaient malheureux. Ça nous faisait plus plaisir de les donner que de les manger. C'étaient des amis, des vrais. On voulait les gâter un peu. Et on se souhaitait Joyeux Noël et Bonne Année.

## Un petit paradis

Chez nous, on avait un beau petit bois, deux acres de profondeur à la largeur de la terre. En tout, huit à dix acres de grandeur proche de la grange.

Ce petit bois, un vrai paradis: du sapin et de l'épinette, un érable ici et là, des cèdres pour la senteur, du mascou, des cerises à grappes, des gadelles noires et rouges poilues ou non, du pimbina, du bois de plomb, de la salsepareille, des rognons de coq, du poison à couleuvre, des noisettes et des rougets. Ha! Qu'ils étaient bons. Le soir, on demandait à maman pour aller au petit bois en manger. J'y allais avec ma sœur Ti-Lise. Ça nous fait une place pour être un peu seuls pour parler.

Dans le petit bois, certaines plantes comme la salsepareille pouvaient servir de remède. Certains en cultivaient dans leur jardin à côté d'une talle de cassis. Les femmes en faisaient du vin pour guérir toutes sortes de maux.

Je vous l'ai dit, un vrai petit paradis. Parlons de la chasse. Du lièvre, de la perdrix, de la belette et beaucoup de suisses et d'écureuils. Tout ça mixé ensemble, ça dégageait une senteur incomparable. On était au septième ciel. Que c'était beau!

Moi, j'ai décidé de me loger une petite maison. Pour commencer, j'avais rien, pas de bois, pas d'outils, rien. Mais

dans ma tête, j'avais beaucoup d'idées. Je ne connaissais rien mais je rêvais à une petite bâtisse qui ressemblerait à un château.

J'ai parlé de mon projet à mes copains. Un m'a dit, moi, je vais te donner des planches, un autre du clou, un autre un marteau puis je vais venir t'aider. Tout ça s'est fait à la cachette. Ma mère ne voulait pas qu'on se serve d'une hache, elle avait peur qu'on s'estropie. Les planches, pas mal vieilles, venaient d'en dessous de la grange du Vieux, les clous, d'une vieille remise passée au feu, le marteau avait une oreille cassée.

Et c'est parti. D'abord, il fallait choisir l'emplacement de ma future demeure. Avec la vieille hache, j'ai commencé à ébrancher puis à nettoyer un bon vingt pieds carrés de terrain. J'ai remarqué deux sapins de la même grosseur et à bonne distance. Ça ferait une belle porte. Les matériaux ont commencé à arriver. J'ai été obligé de dire à mes amis d'arrêter. C'est pas un village qu'on veut faire, juste une petite maison.

J’étais au comble du bonheur. Oh! Que je les aimais mes petits voisins! L’ouvrage fini, il faut fêter la grosse gerbe. Maman nous a fait des tartes aux fraises puis des brioches. Moi, je me suis permis de sauter la clôture puis d’aller chez le voisin voler des rabioles. Il y en avait en grande quantité. Elles étaient grosses, belles, bien blanches et d’une saveur incomparable. J’en ai volé deux. J’ai choisi les mieux faites. J’ai ramené la terre autour du trou laissé par la disparition des rabioles pour que ça ne paraisse pas.

J’ai fait d’une pierre deux coups. Je ne serais plus obligé de confesser le même péché. Avant, je me confessais d’avoir désobéi à ma mère en me lavant les dents avec du sucre en poudre. Ma mère m’avait dit de les laver avec du soda. Moi, je trouvais que le sucre en poudre avait bien meilleur goût. Maintenant j’avais le loisir, j’avais le choix : le soda ou les rabioles blanches du voisin. J’étais un homme, j’avais le choix entre deux péchés. J’étais heureux. J’espère que le voisin m’a pardonné. Elles étaient tellement bonnes ces rabioles volées. Quelque chose de volé c’est toujours meilleur. Je ne peux pas le regretter. Je voudrais bien pouvoir en manger encore une tranche. L’eau m’en vient à la bouche juste à y penser!

Pendant plusieurs années, on a eu beaucoup de plaisir à jouer dans la petite maison. Je suis sûr que mes petits amis s’en rappellent encore et aimeraient revivre ces beaux souvenirs de jeunesse.

## Mêlez-vous de vos affaires

En 1946, nous avons décidé, ma femme et moi, de vendre notre lot de la coulée Bleue pour nous installer au coin du rang Sept à Saint-Guy, dans le but de nous rapprocher de l'école.

Après quelques mois, on s'est vite rendu compte que la vieille maison ne répondait pas à nos besoins; on avait cinq enfants. En plus, le toit coulait, le grenier était pas fini, y avait pas de cave, les murs étaient trop froids et tapissés avec plusieurs épaisseurs de gazette collées avec de la farine et de l'eau. Ils constituaient de vrais nids à vermines, à coquerelles et à punaises. On avait été obligés de passer trois couches de térébenthine pour arriver à se débarrasser des punaises. Pas question qu'on passe un autre hiver là!

Au printemps, j'avais déjà commencé à nous loger une maison neuve. Mais les inspecteurs me disaient que je n'avais pas le droit à l'octroi de trois cent cinquante dollars que le gouvernement accordait dans ce temps-là pour une nouvelle construction. Ils disaient qu'on avait une maison et que c'était suffisant.

Un dimanche, après la messe, le curé avait annoncé une réunion de colons avec les inspecteurs de la colonisation : Pierre Beaupré, Jean-Marc Vignola et d'autres représentants du gouvernement étaient là. Chacun parlait des promesses et des réalisations prévues à plus ou moins long

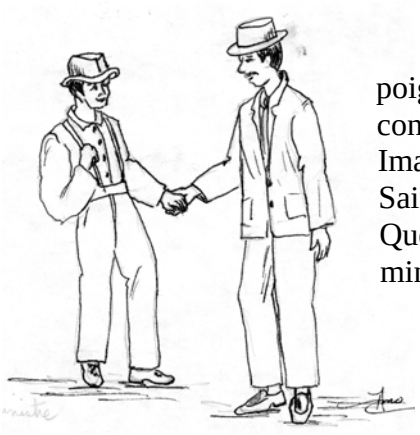
terme comme c'est la coutume dans ces rencontres-là. Mais, ce qui m'a allumé, c'est quand l'un deux a dit :

- « Les colons, mêlez-vous de vos affaires, mais, *saint-simonac*, mêlez-vous en! »

Le lendemain, j'ai dit à ma femme que je partais à Québec rencontrer le ministre Vautrin. C'était le ministre de la colonisation, les colons l'appelaient le ministre Vaut Rien. C'est dire la grande opinion qu'ils avaient du personnage.

Moi, je me suis dit que j'allais aller le voir quand même. Je suis parti de Saint-Guy avec un camion qui faisait le transport du bois jusqu'à Trois-Pistoles. Là, j'ai pris *les gros chars* jusqu'à Québec. De là, je me suis rendu au parlement pour rencontrer le ministre. J'ai été bien reçu, j'ai expliqué le pourquoi de ma visite. Le ministre m'a écouté et m'a dit :

- « Je vais vous envoyer un enquêteur. Si vos explications sont bonnes, ça ne devrait pas faire de problème. »



Après une chaleureuse poignée de main, je suis reparti content de m'être déplacé. Imaginez, moi le p'tit colon de Saint-Guy au parlement de Québec, dans le bureau du ministre. J'étais fier de moi.

Quatre ou cinq jours plus tard, un jeune homme est arrivé chez nous. Il m'a dit qu'il était l'enquêteur envoyé par le ministre de la colonisation et qu'il était venu voir mes bâtisses, la vieille

maison et la nouvelle construction. Il avait un *kodak*, il a pris plusieurs *poses*. Il était poli. Il est reparti en me disant :

- « C’est pas moi qui décide, mais je vous dirais que c’est chanceux que votre demande soit acceptée. »

Il est remonté dans son char et m’a envoyé la main en signe d’amitié. J’étais confiant.

Dans les semaines qui ont suivi, j’ai reçu une lettre m’assurant que nous allions avoir l’octroi demandé. Trois cent cinquante dollars, c’était pas une affaire de rien.

Enfin le chèque en question est arrivé. Le dimanche suivant, après la messe, sur le perron de l’église, j’ai sorti le chèque de ma poche et je l’ai montré à l’inspecteur de la colonisation. Il est devenu tout rouge. Je lui ai dit :

- « C’est grâce à vous si j’ai pu avoir cet argent! En assemblée, vous nous avez dit : - Les colons, mêlez-vous de vos affaires, mais, mêlez-vous en – Je vous ai écouté, j’ai suivi votre conseil. Je vous remercie. »

Je dois vous dire que le petit colon que j’étais en dedans de moi avait grandi. J’étais fier et n’oubliez pas, l’audace c’est payant.

## Les corvées

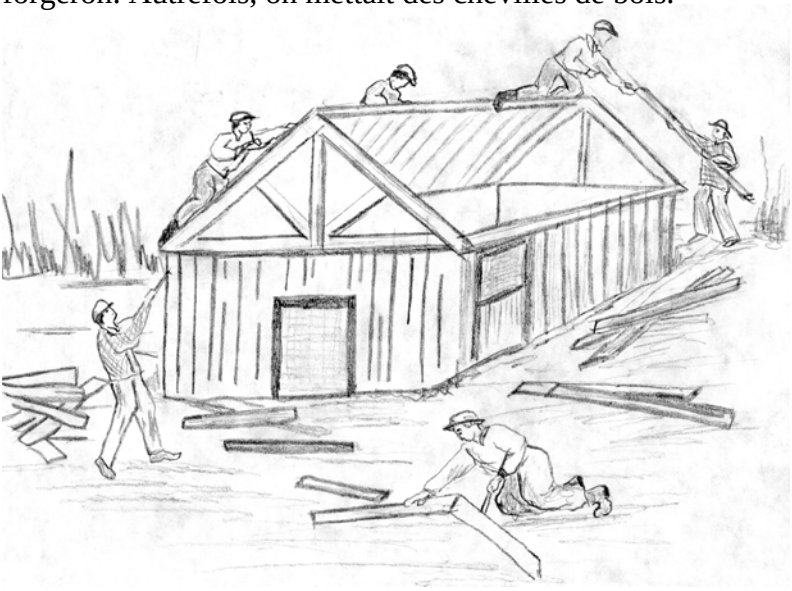
Quand j'étais jeune, je veux dire il y a soixante-quinze ans passés, il fallait construire toutes sortes de bâtisses mais surtout des granges. Il y avait des cultivateurs qui se bâtissaient des granges au fronteau proche de leurs champs pour engranger le foin ou le grain. C'étaient des granges à un étage: deux *tasseries* et une *batterie*, pas de pont. L'automne tard ou durant l'hiver, en revenant de bûcher, ils descendaient un voyage de foin à l'étable pour nourrir leurs bêtes.

Chez nous, il fallait se loger une grange étable. On avait bûché le bois et on l'avait fait scié au moulin chez Arthur Bélanger. Mon père avait engagé un ouvrier en tête. On l'appelait Bidou, tout le monde le connaissait sous ce nom-là. J'étais impressionné par cet homme. Il savait tout faire dans la construction des bâtisses.

Puis, Bidou m'a demandé de travailler avec lui. C'était l'année de mes quinze ans. J'étais fier de le suivre pour apprendre ce métier. J'étais d'un naturel peureux, mais avec le temps et l'expérience, j'ai fini par me sentir à l'aise sur le toit d'une grange. Ça me fascinait. Je l'ai suivi tout l'été si bien qu'à l'automne, j'étais capable de loger une bâtisse seul, je veux dire être en tête d'un chantier.

Pour commencer, il fallait placer un *gris*, c'étaient des morceaux de bois de cèdre de neuf pouces carrés entés et cloués pour faire le carré de la grange, disons cent pieds de

long par quarante pieds de large. On était obligés d'installer le tout au niveau avec des blocs. Plus tard, une fois la grange finie, on a ajouté un *solage* de pierres autour de l'étable avec des joints tirés sur le ciment. Pour les clous, on avait acheté des clous ronds faits en industrie chez le marchand général. Les clous se vendaient en quart de cent livres. C'était plus moderne et moins cher que les clous carrés faits par le forgeron. Autrefois, on mettait des chevilles de bois.



Ensuite, il fallait mettre les poteaux, les petits de neuf pouces carrés et dix-huit pieds de long et les longs de vingt-quatre pieds de long. Imaginez la taille des épinettes qu'on devait couper au *galandar* pour avoir des poteaux de cette longueur. Ensuite, les entretoises pour lier les poteaux et les *sabelières* pour mettre sur la tête des poteaux. Ensuite, les *farmes*. Aujourd'hui, on appelle ça les *trusts*.

Puis, quand on avait fini de faire tout ça, il fallait faire une corvée pour mettre la grange debout. On invitait tous les cultivateurs de l'arrondissement de l'école. Une vingtaine d'hommes suffisait à lever une grange. On levait ça avec des gaffes de drave et à la force des bras. C'était un

plaisir de venir à la corvée. On payait personne. On commençait le midi et le soir arrivé, la bâtisse était levée. Et si le travail ralentissait, Bidou disait :

- « Maudit, si vous êtes venus *icitte* pour fumer, vous aviez juste à rester chez vous. »

Quand la grande *sabelière* a été posée, Philippe, le frère de ma femme, est monté sur cette poutre qui était à au moins trente pieds dans les airs. Il se tenait debout sans corde ni rien. C'est lui qui a mis chaque *farme* sur la marque faite pour ça sur la *sabelière* et qui les a clouées. Pour Bidou, c'était tout un exploit. Il disait qu'il n'avait jamais vu un homme faire ce qu'il avait fait. Philippe avait vingt ans.

La dernière *farme* posée, selon la coutume, le maître de maison se devait de préparer une tête d'épinette et de monter coller ça sur la plus haute *farme,* celle du bord de la grange, dans le faîte. C'était le signal que c'était fini. On prenait ensuite une carabine et on donnait une cartouche à chaque homme qui avait aidé à lever la grange. Chacun tirait sur la tête d'épinette pour la faire tomber. L'ouvrier en chef ne pouvait pas manquer son coup, c'était lui qui était sensé être le plus adroit. S'il manquait son coup, il perdait une maille à sa renommée. Mon père n'est jamais monté sur la grange, soit à cause de sa jambe ou encore parce qu'il avait peur. Il faut dire aussi qu'il avait été occupé depuis le début par la planification des travaux et l'achat du matériel. Il avait fait les bonnes prévisions. C'est Bidou qui est monté  poser la tête d'épinette et qui a réussi l'exploit de la faire tomber. Après ça, tout le monde était fier. C'était beau! La grange est encore debout, vous pouvez la voir dans le rang de la Société.

Pendant que les hommes levaient la grange, la mère préparait un bon souper: de la soupe aux pois, des patates, de la viande et aussi un bon dessert. Puis, comme de raison, le

père avait fait une *batch* de vin de patate et après le souper, on sortait le violon et on dansait des quadrilles. Les garçons et les filles venaient se joindre à leur papa et leur maman et tout le monde était heureux. On prenait un petit coup. Les petites filles étaient plus belles que de coutume et il va sans dire plus chaudes et plus permissives. Les jeunesses étaient plus osées. On se donnait des petits becs dans les coins et tout était beau.

Le violoneux  jouait de tout son art les *reels* qui plaisaient à la compagnie. Ce soir-là, Hervé Bélanger se surpassa avec le *reel* à Saint-Malo, le Petit navire et la Gigue simple pour faire danser un homme seul ou une femme seule. Il joua aussi les quatre coins de Saint-Malo en donnant comme de raison des coups d'archet sur les quatre coins de son violon tout en pinçant les cordes de la main gauche. Il fallait être un fameux violoneux pour réussir à bien jouer ce *réel* pour faire danser la quatrième partie d'un quadrille, la plus difficile mais aussi la plus belle. Les danseurs avaient déjà fait les autres figures du quadrille : la promenade, puis deux par deux puis trois par trois et pour finir, la quatrième partie, les quatre coins.

La veillée se terminait vers les dix heures et demie, onze heures, et tout le monde était de bonne humeur et avait le cœur content. La grange était debout et on s'était diverti pendant la soirée.

Moi, à l'âge de vingt-six ans, j'ai logé une grange sur mon lot à Saint-Guy. J'ai bûché mon bois et je l'ai fait scier au moulin à Florian Ouellet. Je l'ai construit comme j'avais vu faire Bidou et je suis allé moi-même planter la tête d'épinette sur la plus haute *farme*. Si bien que par la suite quand il se construisait une grange dans la paroisse on me demandait d'aller planter le bouquet. J'étais fier de mon travail.

## Les outils d'autrefois

Tous les jeunes de nos jours n'auront jamais connu les merveilleux outils de nos grands-parents et de nos parents.

Je vais vous nommer d'abord la crémeuse, un petit contenant plus haut que gros. Il y avait une vitre miroir dans le côté pour nous laisser voir si la crème était séparée du petit lait. Puis, à l'aide d'une *champlure* placée tout au bas du contenant, on faisait couler le petit lait pour pouvoir récupérer la crème.

Ensuite, à l'aide d'un petit cruchon dans lequel on mettait la crème, on pouvait faire un peu de beurre, une livre environ à la fois. Il fallait secouer le cruchon jusqu'à ce que la crème se transforme en beurre. Essayez pour voir. C'est facile. Vous ferez ainsi un beurre délicieux. C'est amusant d'en faire une fois. Mais imaginez le travail pour en faire pour toute une maisonnée à l'année longue.

Plus tard, on a acheté une baratte à beurre. C'était la Cadillac. Dans cette sorte de petite jarre, on pouvait faire plus de cinq livres de beurre à la fois et non sans peine. Il fallait faire tourner ce petit trésor au moins une heure et demie puis en même temps

apprendre à chanter. Le plus beau chanteur passait la Cadillac à l'autre qui n'avait pas la voix aussi douce. Pas besoin de vous dire que, moi, je l'ai brassée cette maudite baratte-là.

Nos parents, ces chers anciens ont dû faire des miracles pour conserver ainsi tous les produits de la ferme pendant les jours pénibles de l'hiver. On n'était pas gâtés nous autres. C'était la vie du temps. On était tous sur le même pied. C'était le bon temps.

Après la crémeuse et la baratte à beurre, ça été le centrifuge. Et là, on pouvait dire qu'on avait vraiment la Cadillac des inventions. C'était le progrès!

## Le garrot

Quand j'étais jeune, c'est-à-dire il y a quelques quatre-vingts ans, il n'y avait pas de chemin en asphalte donc pas de routes ouvertes en hiver, pas de téléphone, pas d'électricité, pas de chars, pas de télévision, pas de radio non plus. Y pensez-vous?

Nous, on n'était pas gâtés, on ne savait pas qu'un jour, on aurait tous ces services. On était habitués à rien avoir et à endurer en silence. Moi, je pensais qu'un jour on aurait des moissonneuses pour couper le bois. Vous voyez comme je visais loin! Ha! Ha!

J'ai une histoire à vous raconter. Vous allez voir comme on est chanceux de bénéficier de l'évolution des années 2000.

Au lac des Îlets à Sainte-Rita, il y avait un moulin à scie. C'était mon cousin d'une vingtaine d'années, Hervé Bélanger, qui sciait à la grande scie. Pendant le *break*, il en a profité pour nettoyer le *brin de scie* qui était sur les rails du *carrédge*. Comme le bras du *carrédge* n'était pas très entretenu, il s'est mis en marche tout seul. Comme mon cousin était sur le passage, le *carrédge* lui est arrivé dans le dos. Mon cousin lui a donné une claque pour qu'il revienne à sa place mais pas moyen. Ce faisant, la main lui est passée dans la grande scie. Il a eu la main toute coupée sauf le pouce. Puis, il a balancé sur le dos. La grande scie lui a

coupé le pied en arrière du talon. Il ne restait que la peau et les tendons en avant.

Puis, quand les hommes sont revenus, ils l'ont trouvé qui essayait de recoller sa main. Il saignait abondamment. Le soulevant de leur mieux, ils l'ont ramené à la maison près du moulin. Tous pensaient qu'il allait mourir.

Un homme a attelé sa petite jument pour l'amener à l'hôpital de Rivière-du-Loup. Mais avant de s'embarquer, ils lui ont fait un garrot avec de la corde de lieuse. Puis, ils ont serré fort, fort, assez que la peau et la chair montaient dans le garrot. Hervé avait beau crier de desserrer la corde, ils n'entendaient rien. Sa femme Lise était toute en larmes. Pauvre elle. Elle a enduré un calvaire de se voir incapable de lui porter secours.

Y avez-vous pensé? Un homme, blessé comme lui, prendre le chemin dans une tempête et faire au moins trente-cinq milles dans des chemins remplis de neige. On était au milieu de février. Dans ce temps-là, aller à l'hôpital, ça voulait dire qu'on allait mourir. C'était le dernier des recours, la dernière chance et elle était bien mince. Il fallait d'abord se rendre à Trois-Pistoles puis ensuite prendre *les gros chars* pour se rendre à Rivière-du-Loup à l'hôpital. Pas un cadeau.

Ses parents et amis n'ont pas pensé descendre avec lui. Hervé était seul avec le charretier pour traverser des routes d'un mille sans aucune maison. Personne pour leur porter secours en cas de besoin.

Dans le temps, les messieurs le curé et les maires avaient le téléphone eux. Puis, monsieur le curé de Sainte-Rita a téléphoné au curé de Saint-Jean-de-Dieu pour annoncer au docteur qu'il y avait un blessé grave qui descendait au village et pour que quelqu'un se rende au

huitième rang avertir ses parents du drame qui venait d'arriver et eux, je veux dire son père et son frère Louis, pour qu'ils viennent le rejoindre pour le voir et l'encourager.

Rendus à Sainte-Rita, la petite jument était déjà fatiguée. Il avait fallu atteler une autre bête pour continuer la route jusqu'à Saint-Jean-de-Dieu.

Arrivés à Saint-Jean-de-Dieu, ils ont arrêté chez le docteur. Le docteur Gingras avait fait aménager chez René Gaudreault, le ferblantier, un garage chauffé au bois avec un *drum* vidant d'huile. On pouvait faire rentrer un attelage complet. Il y avait une bonne chaleur autour du *drum* mais pas beaucoup plus loin. C'est dans ce garage que le Docteur Gingras a donné les premiers soins avant qu'ils partent pour Trois-Pistoles.

Le père et le frère de Hervé étaient déjà là et l'attendaient au pied de la côte de Saint-Jean. Lui, Hervé, leur a demandé, il les a suppliés de le tuer. Il leur a dit :

- « Si vous m'aimez, rachevez-moi, ça fait trop mal, s'il vous plaît papa. Je ne suis pas capable d'aller plus loin. Mon cher frère, fais quelque chose pour moi si tu m'aimes. »

Pendant ce temps, la belle Lise ne pouvait se consoler.

Encore une fois et pour la dernière fois, ils ont changé de bête pour se rendre à la gare de Trois-Pistoles. Dans chaque paroisse, il y avait des chevaux taxis. Les chevaux avaient besoin de respirer aussi. La bête devait pouvoir s'essouffler après avoir monté deux ou trois grandes côtes.

On continue le voyage. On l'a embarqué dans *les gros chars*. Seul, s'il vous plaît. Personne a pensé à

embarquer avec lui pour en prendre soin. Le chef de gare l'a aidé à monter dans le train. Il l'a enveloppé dans une *couverte*. C'était son rôle d'assister les passagers. Ça prenait du temps, pas loin d'une heure pour arriver à Rivière-du-Loup. Le train arrêtait à toutes les stations. Pauvre lui, comme il a dû souffrir de tout et pour comble de malheur, arrivé à la gare de Rivière-du-Loup, il n'y avait pas de taxi. Mais le chef de gare lui a arrangé ça. Il a fait venir quelqu'un qu'il connaissait pour le conduire en voiture à cheval. C'était le seul moyen.

C'est le Dr Paradis qui l'a opéré. Il a dit à sa femme qu'il ne lui restait qu'une cuillère à soupe de sang au cœur. Une minute de plus, il serait mort. Il est resté trois mois à l'hôpital avant de revenir chez lui. Il ne lui restait que le pouce mais c'était bien guéri. Son pied avait pu être épargné, mais le talon *aboutissait* tout le temps. Il a eu *ben* de la misère à marcher les premières années. Il n'était plus capable de travailler au moulin. Il était bien malheureux d'avoir tout perdu. Il ne pouvait plus cultiver, aller dans le bois, s'occuper des animaux. Il ne pouvait plus travailler de ses bras comme les autres.

Il a reçu de l'aide du propriétaire du moulin et de ses parents. Les soins n'étaient pas gratuits. Comme colon, il a pu avoir un peu d'aide du ministère de la Colonisation.

On a acheté sa terre pour six cent vingt-cinq piastres, tout son bien, la terre, la maison et les bâtiments. Mes parents ont mis ça à mon nom. C'était un transfert. Puis, Lucien, mon frère, s'est marié et on a passé ça à son nom. C'était dans les côtes de La Bellevue. Moi, j'étais content. Je ne voulais pas aller rester là. Je n'aimais pas les grandes côtes.

Quant à mon cousin Hervé, il a acheté un garage situé à la place de la pharmacie, aujourd'hui. Il l'a gardé une petite

*escousse*. Il a fini par faire du taxi jusqu'à sa pension. Il a fait la grosse vie un bout de temps. Toujours bien habillé. Les femmes lui tournaient autour. Il aimait la bière. Ses affaires étaient bonnes. C'était un vive la joie.

# Personnages

# mythiques

# et

# colorés

## Une histoire triste mais vraie

## Thomas le malheureux

J'ai bien connu Thomas Dumais quand il avait une trentaine d'années. Il était colon de son métier, ouvrier à ses heures, un gars adroit, capable de faire beaucoup de choses. Aussi, il était honnête. C'était un gars plaisant. Il demeurait à Saint-Guy au rang Cinq et Six. Seulement, il avait un gros défaut, il aimait prendre un petit coup. Pas souvent, mais quand il commençait, il ne pouvait plus s'arrêter.

L'hiver, il allait dans les chantiers pour se faire un peu d'argent pour agrandir son lot et acheter les appareils nécessaires et indispensables, meubles, poêle et tout ce qu'il faut pour garnir une maison.

Un printemps, au retour du chantier des Passes Dangereuses, il a couché à Saint-Joseph d'Alma au Lac Saint-Jean. Et dans la nuit, il a eu la visite de voleurs. Ils lui ont donné des coups de poing dans la figure puis des coups de pied sur

tout le corps. Il faut dire qu'il avait pris un verre… un verre plusieurs fois. Je dirais un verre de trop! Puis, bien sûr, les voleurs lui ont volé tout son argent, tout, ils ne lui ont pas laissé une cenne. C'est triste des affaires comme ça.

Le lendemain, il est venu à bout de se réveiller. Pas mort, mais pas fort. Pas cinq cennes dans ses poches, l'estomac vide, le linge en lambeaux. Pauvre lui, il ne méritait pas ça. Pauvre Thomas. Il n'avait pas le choix. Il est remonté dans le bois pour se refaire une petite *run* pour pouvoir revenir à Saint-Guy la tête haute. Nous, on l'a aidé à passer la crise avec sa promesse de ne plus recommencer à boire.

## Angéline

Je ne vous ai pas dit que Thomas travaillait pour se marier au printemps suivant. Sa blonde Angéline, il l'appelait mon ange. Elle était belle, travaillante, ambitieuse, ménagère, un vrai trésor.

Quand elle a appris le drame de son Thomas, elle a pleuré beaucoup puis elle lui a dit :

- « Viens me rejoindre et on va s'arranger. On va se marier à l'été. Mon trousseau est fait. J'ai économisé. J'ai travaillé tout l'hiver. J'ai assez d'argent pour payer mes gages. Ça nous coûtera pas cher, on va ménager. *Pis*, on va être heureux. On va s'aimer, tu vas voir mon Thomas. Tu ne me connais pas encore.

Tu sais Thomas, un ange ça peut déplacer des montagnes. »

Puis, ils se sont mariés au mois de mai, le mois des amoureux. Un matin, Angéline a annoncé à Thomas que la cigogne allait passer. Tom lui a répondu :

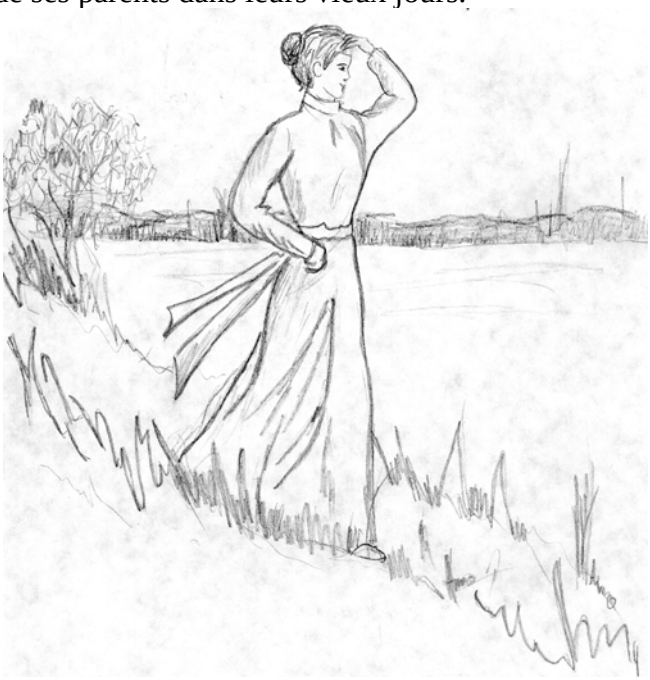
- « T'as pas idée comme ça me fait plaisir. Moi, être papa. Moi le colon de Saint-Guy. Moi le pauvre des pauvres, aujourd'hui, je suis riche. Je suis heureux. Je suis millionnaire. Merci mon bel ange. Viens dans mes bras que je te donne des gros becs, des caresses et que je te dise combien je t'aime. »

C'était l'histoire d'un colon de Saint-Guy, Thomas et de sa courageuse femme, Angéline. Une histoire qui finit bien. Et puis, ils ont eu plusieurs enfants.

## La petite banque de la Société

Rose-Anna était la plus jeune d'une famille tricotée serrée qui comptait douze enfants : neuf garçons et trois filles. Comme ses parents, elle était honnête, travaillante, ménagère et généreuse aussi.

Autrefois, alors que les parents encourageaient généralement leurs filles à se marier tôt, une vieille tradition familiale plutôt barbare, consistait à choisir et à élever l'une d'elles comme vieille fille destinée à s'occuper et prendre soin de ses parents dans leurs vieux jours.



On choisissait habituellement la plus laide, la plus maigre ou la plus timide. C'est donc Rose-Anna qui fut désignée. Ça n'avait pas l'air de la déranger tant que ça! Au contraire même, elle se sentait plus libre et plus indépendante que ses sœurs.

Ce qui intéressait et distinguait particulièrement Rose-Anna de tout le monde, c'était son rapport à l'argent. Elle aimait l'argent, elle aimait avoir son argent, beaucoup d'argent, de l'argent plein ses poches. L'argent c'était son péché mignon. On peut dire qu'elle était le Séraphin Poudrier du *boutte*. Elle ménageait *pis* une *cenne* qui rentrait ne ressortait jamais.

Pendant que ses sœurs préparaient leur trousseau, elle, Rose-Anna, à douze ans, sous les conseils de sa mère, se faisait un beau jardin. Elle vendait tout ce qu'elle pouvait. Elle en retirait quelques sous, je dirais même pas mal de sous qui restaient collés là, dans le fond de ses poches. Elle n'était pas *bittée* pour faire un jardin réputé pour ses choux, ses navets mais surtout pour ses citrouilles. On avait coutume de la voir passer avec une *barouette* en bois chargée de son jardinage pour aller le vendre à Saint-Médard. Au retour, elle ramassait tout ce qui se perdait sur le chemin: des morceaux de bois échappés des charrettes, les pommes de route semées par les chevaux, les guenilles, tout ce qui pouvait servir. Avec une pelle, elle chargeait ça dans sa *barouette* et reprenait sa route avec son vieux chapeau de paille. À pied, ça faisait toute une trotte! Vaillante plus que ça, ça se peut pas! Quand les gens passaient des remarques sur son ramassage, elle répliquait :

- « Ça coûte moins cher de le ramasser que de le fabriquer. »

Elle vendait aussi les cerises de son fameux cerisier. Ce cerisier avait poussé sous la galerie et avait fini par être à

portée de main quand venait le temps de la cueillette. Rose-Anna pouvait ramasser ses cerises en restant sur le perron. *Pis* des cerises, *y* en avait. C'était un vrai spectacle de voir cet arbre sortir de sous la galerie, garni de belles grosses cerises rouges bien juteuses. Rose-Anna prenait grand soin de son cerisier. Elle lui mettait du fumier de cheval ramassé sur la route. Il poussait si bien que les racines avaient fini par être visibles dans la cave. Elle prit soin de les recouvrir de terre et de fumier. Quand ils passaient devant chez Rose-Anna, les gens se dévissaient la tête pour voir les cerises. Ils n'osaient pas en manger ou en voler vu qu'elle les vendait.

Quand les voisins tuaient les poules, elle s'offrait pour les aider et se réservait les pattes et les cous pour se faire du bouillon. Les voisins l'invitaient volontiers car elle était travaillante et pas regardante sur l'ouvrage. Quand le monde faisait boucherie, on en donnait aux proches voisins et Rose-Anna recevait sa part.

Elle ramassait les débris laissés dans la montée du moulin à scie voisin pour se faire du bois de chauffage. À chaque automne, elle prenait la route de Sainte-Philomène avec sa *barouette* et ramassait tout le bois sec et les branches mortes qu'elle pouvait jusqu'à remplir sa cave. Elle coupait, sciait et cordait tout ce bois. Elle en avait assez pour passer l'hiver.

On ne peut pas parler de Rose-Anna sans parler de ses parents. Son père Johnny Ouellet était cultivateur. Il travaillait fort et parlait pas souvent. Le seul souvenir que j'ai de lui, c'est qu'il était fâché après le député qui avait promis de faire réparer la route pleine de bosses et de trous – rien de comparable aux nids de poules d'aujourd'hui- Le père Johnny avait donné un coup de poing sur la table en disant :

- « *Batince*! *Y*'a toujours *ben* une limite! Il faut que nos bottines suivent nos babines! »

Autrement dit, il faut pas seulement parler, il faut agir aussi.

Un soir, le père Johnny a eu un gros mal de ventre, incapable de dormir, il a passé la nuit debout. Au matin, ça n'allait pas mieux, on est allé chercher le docteur. Ce dernier l'a examiné et lui a donné des remèdes, puis a laissé une boîte de poudre (les pilules étaient en poudre dans ce temps-là) et leur a dit :

- « Ce soir, au coucher, vous lui en donnerez la valeur de ce que peut contenir un dix sous. »

Le père avait pris du mieux au cours de la journée. Le soir arrivé, on s'est aperçu qu'on n'avait pas de dix sous, alors on a pris dix cennes noires. On a mis le remède en poudre dessus et on l'a donné au père Johnny. On n'a pas fait ça par méchanceté, mais le père lui ne s'est jamais relevé. Il est décédé trois heures plus tard. Le service et les sépultures avaient coûté deux cent vingt-cinq piastres. Dans ce temps-là, rien de comparable avec aujourd'hui.

Quant à la mère, Paméla Ducasse, elle a vécu encore de nombreuses années. Elle travaillait beaucoup. Elle était toujours là, beau temps, mauvais temps, prête à rendre service. Elle était la *pelle à feu* du *boutte*. C'est ainsi qu'on désignait la sage-femme dans ce temps-là à cause des tabous entourant la sexualité. On disait aux enfants :

- « Les sauvages s'en viennent, *y* fait pas chaud, allez chercher la pelle à feu chez monsieur Ouellet. »

Quand on revenait, les Sauvages étaient passés. Ils avaient laissé un bébé dans le ber et cassé une jambe de la

mère qui devait rester au lit pendant neuf jours. Non, mais c'est-tu assez épouvantable ces *accrères*-là.

J'en ai toujours voulu aux sauvages pour avoir cassé les jambes de ma mère seize fois (elle a eu seize enfants). Encore aujourd'hui, quand j'entends leur « paw, paw, waw, waw », ça prend tout mon p'tit change pour rester calme.

Pour en revenir à la mère de Rose-Anna, je peux dire que c'était une femme fascinante. Elle avait une mémoire prodigieuse et savait raconter des histoires et des expériences de vie comme j'ai jamais entendu personne le faire depuis. Dès l'âge de huit ans, je me rappelle des soirées, assis par terre à ses pieds. Je pouvais l'écouter des heures. « Magine » qu'elle disait en débutant ses phrases et moi, émerveillé, j'embarquais dans son monde.

Elle est décédée à l'âge de quatre-vingt-dix ans et tout le monde du rang de la Société et des environs en a gardé un très bon souvenir.

Quand sa mère est morte, Rose-Anna avait cinquante-cinq ans. Elle a hérité de la vieille maison qui n'avait jamais connu de peinture de sa vie et du ménage qui ne valait pas mieux. Mais notre Rose n'a pas jeté la serviette pour autant. Profitant des expériences et des enseignements de sa mère, elle s'est mise à fabriquer du vin de cassis et de salsepareille. Le vin de cassis n'a pas son pareil pour soulager la migraine et faire du sang neuf pour guérir l'anémie. Quant au vin de salsepareille, il est reconnu pour purifier le sang. Elle le recommandait, aux femmes qui nourrissaient leurs bébés, pour ses propriétés laxatives.

Même si Rose-Anna était habituellement réservée et timide, dans les soirées, elle aimait prendre un p'tit coup, un peu fort des fois, mais jamais elle est tombée. Quand elle avait un « p'tit gin dans le *casque* », elle donnait pas sa place

pour chanter et danser la gigue simple. Elle dansait à condition que ce soit moi qui joue du violon. Avec un ou deux petits coups de gin, elle se mettait à danser. Elle était assez souple et entre chaque battement, elle faisait le tour de la place avec un petit pas de danse et reprenait le battement suivant. Elle en connaissait plusieurs. C'était beau de la voir danser. Même les jeunes étaient en admiration devant son talent et ses performances.

C'est au cours d'une de ces soirées que Ti-Lot à Cyrus, cinquante-huit ans, bûcheron de son métier, a commencé à conter fleurette à Rose-Anna. Comme la vieille fille qu'elle était n'avait pas l'habitude de se faire chanter la pomme, elle s'est vite laissée prendre et s'est amourachée de lui. Ils se sont mariés peu de temps après.

Comme Ti-Lot aimait lever le coude, lui aussi, et plus souvent qu'à son tour, Rose-Anna a commencé à vendre de la boisson fabriquée maison aux voisins qui venaient les visiter. Elle s'est vite monté un petit commerce qui était rentable. Puis elle a ouvert un petit magasin. Elle faisait pas mal d'argent.

Côté affaire tout baignait dans l'huile! Côté cœur, c'était autre chose : ils vivaient des petites chicanes entrelardées de rares moments de tendresse… Car Ti-Lot, c'était un bon gars, travaillant mais pas trop fort de la *capine*. On raconte qu'elle se plaignit au curé du manque d'entrain de son époux à faire le devoir conjugal. Questionné, Ti-Lot demanda au curé ce qu'il voulait dire par là le devoir conjugal. Puis, il a ajouté :

- « Ça vous regarde pas! »

Un soir que Ti-Lot avait trinqué un peu fort, ça lui arrivait souvent, il est rentré saoûl-mort et il a été malade, très malade. Il a pensé que Rose-Anna voulait l'empoisonner

et il a fait venir la police. La police est venue en compagnie du curé de la paroisse comme c'était la coutume dans ce temps-là. Puis on a demandé à Ti-Lot :

- « C'est avec quoi qu'elle veut vous empoisonner votre femme? »

Et Ti-Lot leur a montré une bouteille dans le haut de l'armoire et il a dit :

- « C'est avec cette boisson-là qu'elle veut me faire disparaître! »

Alors, Rose-Anna a pris la bouteille en question et s'en est rempli un verre qu'elle a bu d'un trait. Elle a dit :

- « Tant qu'à mourir, aussi *ben* mourir comme il faut! »

Et elle s'est servi un autre verre qu'elle a enfilé de la même manière. Et elle a marché sans gambader.

- «Voyez, je marche sans tomber! J'ai jamais voulu me débarrasser de mon mari ni de personne, je vous le jure monsieur le policier! »

Puis s'adressant au curé :

- « Comme vous le savez, monsieur le curé, il faut se marier pour être méprisée et mourir pour être vantée! »

Rose-Anna avait reçu cette accusation comme une claque *su a* gueule. Si Ti-Lot voulait l'écraser, c'était mal la connaître. Elle avait la couenne dure et se r'mettait vite d'aplomb! Quand elle vivait un malheur, elle disait :

- « La vie est plus grande que ça! »

Non, mais quelle sagesse quand même! Ti-Lot est mort d'une cirrhose du foie, huit mois plus tard.

Rose-Anna a continué à s'occuper de son magasin, à faire de l'argent et à en prêter aussi. Au début, elle prêtait quelques piastres aux jeunesses qui voulaient sortir leur blonde.

- « Prêtez-moi deux piastres, je vous en rendrai trois la semaine prochaine. »

Les jeunes tenaient parole. Puis elle s'est mise à prêter aux plus vieux, comme cinquante, cent, deux cents piastres et plus, à des taux usuraires, la plupart du temps fixés par un emprunteur mal pris. La conscience, on l'étire parfois… L'argent rentrait à pleine poche! C'était la grosse entreprise! On l'appelait la petite banque de la Société.

Mais toute bonne chose a une fin, la vie est faite ainsi. Un jour Rose-Anna a téléphoné au docteur, se disant malade. Le médecin est venu la voir, puis a demandé une ambulance pour la conduire à l'hôpital de Rivière-du-Loup. Elle y est décédée d'un cancer du poumon deux semaines plus tard. Elle avait soixante-quinze ans.

Après la mort de Rose-Anna, ses frères et sœurs ont fait un conseil de famille pour nommer un tuteur. Ce fut son frère Paul qui fut désigné. Ils ont trouvé ses papiers bien rangés dans un tiroir du bureau et un testament bien rédigé mentionnant ses dernières volontés. À chacun de ses cinq filleuls, elle donnait cinq cents piastres. À ses emprunteurs de moins de cinquante piastres, elle effaçait la dette. Pour les autres, elle avait fait signer des reconnaissances de dettes qu'ils devaient respecter et rembourser. Le reste de l'argent irait aux œuvres de charité. Quand il disait ça, le Père Paul se

léchait les babines en tâtant son portefeuille dans sa poche d'en arrière. Après tout, charité bien ordonnée commence par soi-même, n'est-ce pas?

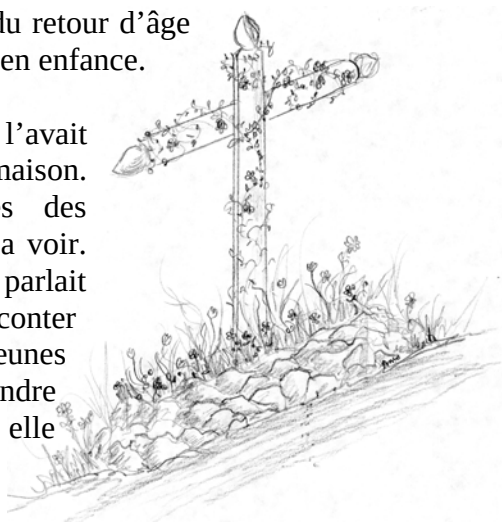
Vous ne trouverez aucune trace de la vie de Rose-Anna dans le rang de la Société. La maison a été déménagée au village, le jardin a été envahi par les broussailles et croyez-le ou non, le beau cerisier qu'elle avait planté et entretenu avec tant d'amour et d'attention, n'a plus jamais feuillé, ni refleuri et a fini par sécher et mourir lui aussi.

# La croix de chemin

Dans le beau rang de la Société, il y avait plusieurs croix de chemin. Il y en avait une entre autres que j'aimais beaucoup, beaucoup, la croix à Ignace. Elle était d'une beauté comme c'est pas possible. Qui l'avait bâtie?

C'est la bonne femme Ignace. Une personne comme il ne s'en fait plus. Elle était grande. Elle mesurait six pieds. Elle était forte, elle était d'avance à l'ouvrage. Elle avait des idées comme pas un homme pour bâtir de pareilles merveilles, une vraie machine à inventer.

Pour commencer, elle a charroyé des roches, un gros tas, toute une digue de roches pour faire le calvaire. Puis, elle a fait une croix de ses mains, une belle croix, un modèle qu'elle avait pensé avec sa tête de Deschênes. On peut dire qu'elle était une savante née même si elle est morte troublée. On disait qu'elle faisait du retour d'âge ou qu'elle était retournée en enfance.



Sa croix, elle l'avait bâtie dans la cave de la maison. Un soir, les jeunesses des environs étaient venues la voir. D'ordinaire, elle parlait beaucoup. Elle savait raconter comme personne et les jeunes étaient intéressés à l'entendre parler. Mais ce soir-là, elle

voulait plutôt aller travailler. Elle avait sur ses genoux un gros chat. Pour envoyer les jeunes chez eux, elle a saisi le chat par les pattes. Les pattes d'en avant d'une main et les pattes d'en arrière de l'autre. Elle a cassé le chat en deux le tuant sur le coup. Il n'est pas resté un jeune dans la maison. Ils sont partis sans demander leur reste.

Un matin du mois de Marie, bien sûr, le mois de mai, la croix était installée tout près du chemin. Elle était très belle, toute peinturée avec précision. C'était un modèle comme on en n'avait jamais vu nulle part. C'était un chef-d'œuvre de la bonne femme Ignace.

Cette madame Deschênes était une personne pas ordinaire. Une femme d'église. C'était une personne qui avait bien soin de ses enfants et de son mari. L'été, elle aimait aller au *fruitage*, aux fraises et aux framboises. Elle partait vers les quatre heures du matin pour aller ramasser des framboises, une pleine chaudière de cinq livres, puis en revenant, elle ramenait les vaches pour la traite. Ils avaient six vaches et elle faisait la traite seule. Elle disait :

- « Je veux ménager mon mari. Il fait tous les travaux des champs seul et moi je fais ma part. Et tout le monde est content. »

À l'automne, elle allait aux noisettes puis plus tard, elle tendait des collets. Pour elle, c'était un plaisir de prendre du lièvre et de la perdrix. Je vous dis que c'était une femme dépareillée. Moi, je lui lève mon chapeau.

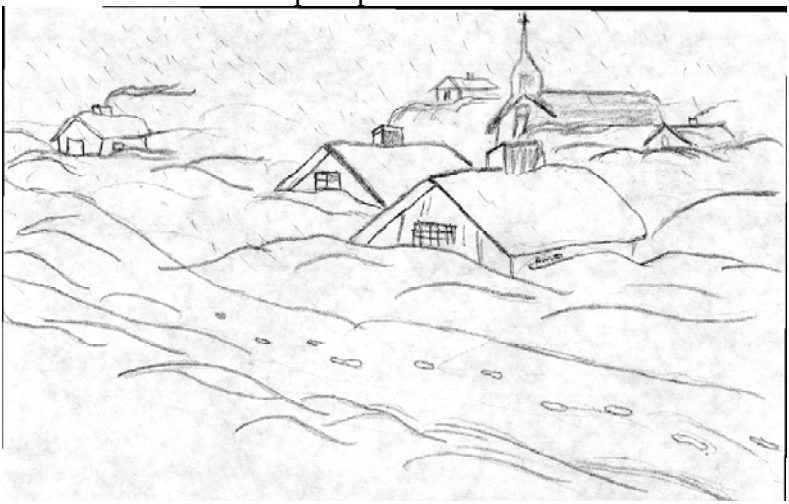
Un matin, on l'a trouvée morte dans son lit. Un chapelet d'une main et un portrait de sa famille dans l'autre. Au service, le curé de la paroisse lui a fait une belle homélie. Il avait des sanglots dans la gorge. L'église était pleine à craquer. Tout ce monde était venu la remercier du beau cadeau de la croix de chemin. J'ai pensé qu'il manquait le

tapis rouge et on aurait pu mettre aussi de chaque côté du tapis une belle allée de lattes faites en forme de cœur en souvenir de la belle croix de chemin de Madame Deschênes, la bonne femme Ignace comme on l'appelait.

# Échappée belle!

Il y a de cela très longtemps. C'était au temps où la neige atteignait des sommets inégalés et que les petites maisons disparaissaient sous l'accumulation. Nous vivions avec nos voisins en nous entraidant du mieux qu'on pouvait. On était chacun son tour dans le besoin et on s'échangeait des services de toutes sortes. Tout cela se passait dans le Bas-du-Fleuve et plus précisément dans le rang de la Société comme on l'appelait dans le temps.

Aussi loin que je puise dans ma mémoire, les hivers étaient longs et rigoureux. Tempête par-dessus tempête. On n'ouvrait pas les chemins dans ce temps-là. Nous étions pauvres comparés à maintenant. Mais on était tous pareils, donc on n'en souffrait pas spécialement.



Pour les cultivateurs que nous étions, la température était toujours une préoccupation journalière. On en parlait du matin au soir. On essayait de prévoir le temps qu'il ferait le lendemain selon les signes et les remarques des vieux qu'on finissait par croire à notre tour. Par exemple, on disait que le trois fait le mois et que le cinq le défait. Lorsqu'on est cultivateur, on pense et on agit en fonction de la température avec toute l'intuition qu'un homme peut avoir et selon certains repères.

De nos jours, on se préoccupe autant de la température. On regarde tous les postes de télévision et souvent, il y a des contradictions. Mais je me rends compte que la bonne vieille méthode est toujours la meilleure. À mon point de vue, c'est celle de regarder dehors. Avec ça, on a toutes les chances de savoir exactement ce qui se passe à l'extérieur et d'agir en conséquence.

Je me rappelle qu'au début du mois de janvier 1955, il faisait un temps magnifique. Un doux matin comme on n'en voit pas souvent dans les gros mois d'hiver. Le temps était calme et tranquille. Aucun vent. On a donc décidé d'aller bûcher. On est partis, Rosaire, le frère de ma femme, Conrad, le beau-frère de Rosaire et quelques voisins. On travaillait souvent plusieurs hommes ensemble. C'était une question de survie. Pour ne pas se retrouver seul dans la nature et aussi un petit peu pour se retrouver entre hommes et bavarder tranquillement en fumant des rouleuses et en se racontant des histoires autour d'un petit feu à l'heure du dîner. Je peux bien l'avouer maintenant, l'hiver, on était confinés à la maison avec les enfants et notre femme. Se retrouver entre hommes, ça nous permettait de sortir de la routine et d'échapper au tapage et aux cris de la maisonnée. Ça aussi, c'était une question de survie!

Mais revenons à notre histoire. Comme je disais, au début de la journée, le temps était magnifique pour un mois

de janvier. Au courant de l'avant-midi, la température a commencé à baisser. Le vent s'est levé peu à peu. La bourrasque a commencé. Vers midi, il faisait de plus en plus froid et la tempête grossissait à toute allure. On a alors décidé de rentrer à la maison et de ne pas retourner dans le bois l'après-midi.

Toujours est-il que Rosaire et Conrad ont convenu d'aller jouer aux cartes chez mon oncle Vallier après dîner. Rosaire et Conrad s'étaient légèrement habillés, en fait ils s'étaient endimanchés et avaient mis leurs chapeaux pour aller visiter l'oncle Vallier. Tous, ils aimaient prendre un p'tit coup tout en s'amusant et en jouant aux cartes. Le petit boire qu'on nous servait, on appelait ça de la dynamite. C'était une bière faite à la maison, très forte en alcool. On pouvait en prendre juste un verre et être pas mal *chaudaille*. Avec deux, alors là vraiment, on était pas mal chaud et plutôt branlant.

Dans le courant de l'après-midi, la tempête hurlait à pleine tête. On ne voyait pas à deux pieds devant soi. Le vent en bourrasque décuplait ses forces. Mais l'heure avançait et les deux hommes devaient partir pour aller faire leur train. Selon eux, ils étaient en état de se rendre chez eux sans problème. Ils sont donc partis tous les deux pas mal éméchés.

C'est en marchant et en titubant que les deux lurons, bras dessus bras dessous, sont partis ensemble. Tout à coup, Conrad perd son chapeau à cause du vent et de la tempête qui rugit. Rosaire, tout en s'amusant, essayait de rattraper le chapeau. Ils couraient tous les deux l'un derrière l'autre sans regarder ni prendre garde à la direction qu'ils prenaient. Ils sont montés jusqu'au premier cran sans s'arrêter. Le vent les poussait sans relâche. Il ventait tellement fort en haut du cran que la croûte leur volait dans la face. Ils ne pouvaient pas redescendre tellement le vent était fort.

Rapidement, Conrad n'était plus capable d'avancer. En cinq minutes, les deux avaient les oreilles et la face gelées. Rosaire se disait en lui-même :

- « Si on reste *icitte*, si on ne descend pas au plus vite, on va mourir gelés. C'est certain, il faut qu'on descende. »

Conrad était sans force et ne comprenait pas l'urgence de rentrer à la maison. Maudite boisson!

Rosaire était un homme capable comme on dit. Il était fort et travaillant et un brin *ordilleux*. Il a puisé ce qu'il lui restait de force et a dit à Conrad d'embarquer sur son dos. Rosaire avait de la neige jusqu'aux genoux. Il calait mais continuait toujours d'avancer. Il avait un but : arriver sain et sauf avec Conrad jusqu'à la grange. À force de se traîner et de lutter, ils sont parvenus à bout de souffle et mort de fatigue jusqu'à l'étable.

Rendus là, ils se sont reposés. Rosaire avait tout donné. Ensuite, il a traîné Conrad jusqu'à la maison. On peut dire que Rosaire lui avait sauvé la vie. Seul, dans la tempête, il n'aurait pas pu s'en sortir. On était fiers de notre Rosaire.

## Le *bomme* Sameule

Un soir, avec ses voisins, après avoir fêté la grosse gerbe (sorte de festin après la rentrée des récoltes) le *bomme* Sameule a fait sa grande demande à Rosa-Rose, la fille du père Michaud. Ils se sont mariés une semaine plus tard, un samedi, à sept heures du matin.

Ils ont eu quatre enfants : l'Vieux, l'Louis, l'Cœur et Philomène. Dans ce temps-là, c'était pas une grosse famille! Il y en a qui disait que Rosa-Rose était aux femmes.

Quand le *bomme* Sameule voulait faire l'amour, il disait :

- « *Rodeux, rodeux*, Rosa-Rose, Rosa-Rose,
  *rodeux, rodeux*, Rosa-Rose l'amour! »

Puis il voulait lui faire ôter sa jaquette en lin.

- « Ôtes ta jaquette *rodeux*, est trop rude! »

Mais Rosa-Rose ne voulait pas le voir et la chicane prenait. Alors le bonhomme allait chercher le curé pour les raccorder.

Le curé lui demandait :

- « L'aimez-vous votre femme? »

- « Si j’me retenais pas, je sauterais par-dessus vous pour aller l’embrasser! » qu’il répondait.

C’était toujours la chicane noire entre les deux. D’après le monde des alentours, sa femme aurait dû lui acheter une paire de mitaines de cuir et lui dire :

- « Passes-toi "un dieu seul me voit"! »

Mais Rosa-Rose allait une à deux fois par semaine voir une vieille fille du village. Elle descendait avec le postillon et remontait le lendemain avant-midi. Elle payait dix sous pour le voyage. Au retour, elle était calme et de bonne humeur. Mais au bout d’une journée ou deux de répit, la chicane reprenait de plus belle entre les deux.

En désespoir, le *bomme* Sameule vendait sa terre par un acte à rémérer c’est-à-dire s’ils n’avaient pas été remboursés à telle date, avant le coucher du soleil, les biens iraient aux prêteurs.

Il empruntait son argent chez « Drapeau le Riche » lequel faisait des prêts usuraires à du quatre pour cent et le curé voulait toujours l’excommunier pour ça. Comme il ne pouvait pas rembourser, le bonhomme allait voir Ti-Louis Corbin et obtenait un prêt à du trois pour cent pour payer Drapeau. Ti-Louis Corbin prenait alors une hypothèque sur la terre. Le bonhomme disait :

- « J’ai *apothiqué* ma terre pour faire vivre ma femme *pis* est même pas contente! »

La vérité est que le *bomme* Sameule était un *gratteux* de cennes et un suce la piastre. La terre a été vendue ainsi une dizaine de fois pour aboutir finalement aux mains de son garçon l’Vieux.

Tout le monde haïssait le *bomme* Sameule! Même ses chevaux : Charley et Maggie le haïssaient. Quand il les menait, il les mêlait toujours avec ses commandes contradictoires :

- « Hue, Ya, Dret »

- « Si vous halez *ben*, l'année prochaine, j'achète une charrue neuve! » qu'il leur disait.

Un jour qu'il piochait des patates sur son ancienne terre, accoté sur sa pioche devant « *La Pioche Deschênes* », il dit :

- « Je sais pas pour combien d'années je vais encore piocher des patates *icitte*? »

*La Pioche* qui pourtant ne parlait pas souvent a répondu :

- « C'est ta dernière année vieux *christ*! »

À la fin le *bomme* Sameule écoeurait tout le monde. Premièrement, il était allergique à l'eau et au savon, il était sale et empestait le diable. Il avait une longue barbe grise qui lui descendait jusqu'au nombril. Il n'avait pas une dent dans la bouche, il fumait la pipe et le bouquin de sa pipe était entortillé dans une guenille attachée avec une corde de store. Et sa bave coulait là-dessus et dans sa barbe. Il chiquait du tabac et crachait des *morvias* gros comme des prunes un peu partout. Il rotait à tout bout de champ à travers ça.

Mais moi, j'étais trop jeune pour m'apercevoir de ça. Tout ce que je me rappelle c'est que le bonhomme m'appelait son « petit pain sucré ». Il m'apportait un petit cornet de sucre sur lequel avait coulé sa bave bien sûr. Mais moi, je ne voyais pas ça et je mangeais le cornet pendant que ma mère incapable d'intervenir, allait vomir dehors au bout de la galerie.

Le *bomme* Sameule est déménagé au village dans le haut de la maison de Gérard. Il payait trois piastres par mois et trouvait le moyen de chialer.

Je me rappelle, avant de déménager, il a fait une vente :

- « Tout sera vendu : la jument, la charrue, le *bogey*. » annonçait-il sur le perron de l'église après la messe.

Avant de partir, quand ses enfants sont allés chercher son vieux chapeau de paille en bas dans la cave sur la corde de bois, la chatte avait eu trois petits dedans. Ça pas dérangé le bonhomme pour deux cennes. Il a renversé le chapeau, l'a calé sur sa tête, est monté dans la *waguine*, *pis* envoye par là.

Finalement, le vieux sacripant est mort à 84 ans. Dans ce temps-là, on n'embaumait pas les morts. On les étendait sur des planches et on les veillait pendant trois jours et trois nuits avant le service et l'enterrement.

*Ben* croyez-moi, croyez-moi pas, le bonhomme étendu sur les planches, ouvrait un œil de temps en temps et il rotait encore.

# Chénard la patte

De son vrai nom Godefroy Chénard, nous on disait, Six fois Chénard. Il était cordonnier de son métier. Je ne sais pas par quelle infirmité, mais il marchait sur le bout du pied et les gens du village l'avait surnommé, « Chénard la patte ».

Je ne sais pas d'où il tenait son métier mais il était compétent, rapide et efficace. Il servait d'exemple pour les gauchers et les *chiâleux* à qui on disait :

- « C'est pas dur de faire ça! Chénard jouerait ça debout sur une patte… »

Les instruments du cordonnier : pied de bois, pied de fer, marteau, aiguilles, clous et rivets de cuivre.

Le matériel du cordonnier, premièrement, le choix du cuir. Le cuir de bœuf est trop dur à marteler. Le meilleur cuir est celui d'une taure d'un an et demi qui n'a pas couché sur la neige. Ce cuir-là n'étire pas. Nous on le préparait à la maison : on grattait la peau avec un genre de couteau lamelle puis on le tannait avec de la chaux et de l'alun.

Deuxièmement, pour le lacet, on utilisait la babiche faite à partir de la peau d'une jeune taure. La peau était taillée avec son poil, étendue et coupée en rond en fines lignes.

Puis on enroulait les lanières de peau entre deux arbres, au vent, pour étirer la babiche au maximum et la rendre stable. On l'enduisait de *brai* ou brie, une sorte de gomme épaisse et noire qui rendait la peau encore plus résistante. Cette babiche servait à coudre les *pichous*, à faire des raquettes à neige et à coudre les harnais des chevaux.

Troisièmement, le ligneux, était un fil de lin très fort : douze doubles. Il servait à coudre les chaussures.

Quatrièmement, la soie de cochon. Cette soie devait venir d'une truie *sour-année* d'au moins un an. Elle était arrachée sur le dos près de la tête entre les deux épaules et avait un bout très pointu et solide. C'était parfait pour percer le cuir et le coudre.

Puis les *pichous* étaient moulés sur le pied de bois. On trempait le cuir de vache dans l'eau chaude puis on le fermait sur le pied de bois. Pour finir, on plaçait un *goudrier* en dessous des *pichous* pour faire moins glissant.

Pour les bottes, on les coupait, moulait et clouait sur le pied de fer. Dans chaque coin on plaçait un gros rivet de cuivre, la semelle était clouée avec des *braquettes*, ça faisait des bottes solides et durables.

Mon père a toujours fait faire nos chaussures par Chénard la patte. Nous étions seize enfants (douze garçons et quatre filles), plus celles de nos parents : ça faisait de belles commandes.

Mon père disait :

- « *Catalogue* qui travaille *ben*! »

Mais rendu en février, nous autres les gars, nos *pichous* étaient usés tandis que ceux du père étaient presque neufs. Une fois, tanné de se faire dire de faire attention et qu'il était juste un brise-fer, Louis a attrapé les *pichous* du père et a passé la semelle sur la meule pour qu'ils soient aussi usés que les nôtres.

Pour en revenir à Chénard la patte, sa femme s'appelait Maturine. Ils avaient un fils, Pierre, il était soldat. Sur une « passe d'adieu », il est venu visiter sa femme et sa famille. Sa femme était témoin de Jéhovah. Elle lui a demandé s'il avait batifolé avec d'autres femmes. Pierre a répondu :

- « J'ai pas été élevé dans une crémeuse à regarder par la vitre! »

En s'en retournant, avant de s'embarquer pour « le front », Pierre s'est jeté en bas du traversier de Québec-Lévis. Sa femme ne l'a pas réclamé vu qu'il était infidèle et son père non plus parce qu'il s'était suicidé. Le suicide étant considéré comme un péché mortel, il ne pouvait pas être enterré dans la terre bénie du cimetière de la paroisse. Le corps des suicidés était enterré dans un terrain à part.

Après ça, Chénard la patte est resté triste et distant. Il a continué à faire son métier de cordonnier mais il ne se mêlait plus à personne.

C'est cet homme-là que j'ai connu. Un homme à qui la mort de son fils avait arraché une partie de la vie.

# Le petit Gélinas

Le petit Gélinas était beau garçon intelligent, gentil et délicat. Mais il était un peu trop naïf, si bien que les garçons du village de Saint-Vallier, près de Québec, s'en moquaient souvent et ils l'avaient surnommé : Gélinotte.

Un soir, il devait avoir une quinzaine d'années dans ce temps-là, une gang de gars plus vieux lui ont dit :

- « T'es pas tanné de te faire écoeurer par ces petits baveux-là? Nous on monte bûcher dans le bois aux Escoumins. Si tu veux leur montrer que tu n'es plus une Gélinotte, mais que tu es devenu un vrai homme, tu peux monter avec nous autres! »

Alors, le petit Gélinas est allé faire ses bagages et est monté bûcher aux Escoumins. Il était vaillant, travaillait bien et était tranquille. Il s'est fait une bonne *run*. Quand il est redescendu au printemps, il avait grandi, embelli et il avait un beau magot. Il était fier de lui.

Rendu à Québec, descendu à l'hôtel, des filles de joie l'attendaient. Là, la belle Maria, l'une des filles, l'a pris en charge. Elle lui a servi à boire, puis lui a fait prendre un bain, l'a massé, caressé. Elle lui a chanté la pomme et lui a dit

qu’elle n’en aimerait jamais un autre plus que lui. Puis elle a usé de ses charmes, si bien que notre petit Gélinas s’est endormi satisfait et heureux.

Le lendemain, quand il s’est réveillé, la belle avait disparu et son argent aussi. Là, penaud et honteux, il ne pouvait pas rentrer chez lui comme ça. Il a donc décidé de retourner au chantier, mais il n’avait pas une cenne. Il pleurait dans un coin de la gare. C’est là que je l’ai rencontré pour la première fois. Il m’a fait pitié, je lui ai donné la moitié de mon lunch et je lui ai payé son billet pour remonter dans le bois.

J’ai revu le petit Gélinas quatre ou cinq ans plus tard. Il bûchait dans un camp voisin. Il avait une belle façon mais pas très jasant comme avant. Il m’a rendu l’argent du billet que je lui avais payé déjà et m'a remercié de l’avoir aidé. Il était honnête.

Un dimanche, le petit Gélinas m’a demandé :

- « Veux-tu venir voir ma *tenture*? J’ai tendu des pièges à martre des roches. Je dois *ben* en avoir attrapé une couple! »

J’ai dit :

- « Ok! »

Il m’a fait passer sur le lac glacé, ça craquait, j’avais peur que la glace défonce.

Je m’attendais à voir des martres des roches prises dans des pièges ordinaires, comme des pièges à renards par exemple, mais non, il y avait deux martres des roches accrochées par le cou dans des pièges fait comme ceci :

Dans un cèdre, on perce un trou de mèche assez gros, on place un appât dans le fond du trou, puis au bord du trou, on plante un clou à cheval aiguisé comme une aiguille. La martre des roches entre la tête dans le trou pour prendre l'appât, puis en reculant, le clou plante dans la fourchette de sa mâchoire, elle reste accrochée là et meurt au bout de son sang.

Le petit Gélinas a *pleumé* ses deux martres des roches et les a enroulées autour de son corps pour ne pas se faire voler ni se faire prendre car c'était pas permis de faire la chasse.

À Québec, il vendait ses peaux de martres des roches soixante-cinq piastres chacune. Ça servait à faire des manteaux pour les femmes de riches.

Quand le petit Gélinas est parti du camp cette année-là, il avait onze cents piastres dans ses poches, plus ses peaux de martres enroulées autour du corps, ce qui représentait un *ben* gros montant d'argent en plus.

Avec un pâle sourire, le petit Gélinas m'a dit qu'il n'avait pas revu sa famille depuis quatorze ans. Chaque fois, il s'était fait avoir par les filles en arrivant à Québec parce qu'il était toujours à la recherche de la belle Maria qu'il aimait depuis le premier jour où il l'avait rencontré en revenant des Escoumins. Pas de chance, il se laissait toujours avoir.

- « Cette fois, je veux présenter Maria à mes parents et je veux l'épouser. Je l'aime et elle m'aime aussi. J'ai assez d'argent pour m'établir, fonder une famille et être heureux avec elle. Mon père est mort, je pourrais même racheter sa terre et la cultiver si ma mère est d'accord. À Saint-Vallier, c'est avenant et proche de tout. »

Je lui ai souhaité bonne chance et je suis parti de mon bord. Plus tard, j'ai appris que le petit Gélinas était attendu au port de Québec et qu'il s'était fait fourrer une volée par des gars arrangés avec les filles. Il s'était fait voler son argent et ses peaux de martres. En espérant que ce fut une rumeur, j'ai trouvé ça triste à mourir!

Une dizaine d'années plus tard à Québec, j'attendais le train avec mon frère Florian. Un homme s'avance et me demande une cigarette. Je lui passe mon paquet et mon livret de papier. Il se roule une cigarette puis me regarde et me demande du feu pour s'allumer. C'est alors que je le reconnais :

- « Bonté divine! Si c'est pas le p'tit Gélinas! »

- « Vous m'avez reconnu! » dit-il tout gêné.

Et là, il me raconte qu'il n'a pas épousé la belle Maria, malgré les belles promesses qu'elle lui avait faites et les bonnes raisons qu'elle avait de toujours remettre ça à l'année prochaine. Il n'était jamais retourné voir sa famille non plus. Depuis quatorze ans, à chaque fois, au retour des chantiers, il en avait la ferme intention mais chaque fois, ça retournait toujours de la même façon. Il avait 29 ans, il avait toujours l'espoir de retrouver Maria, la première qui l'avait dépucelé.

Là, il attendait le camion qui montait gratuitement les *bûcheux* qui n'avaient pas une cenne au Lac des Écorces, quelque part au Lac Saint-Jean. Une demi-heure plus tard, j'ai vu le petit Gélinas, assis avec d'autres hommes sur l'arrière d'un camion. Il faisait un *fret* noir. Ça s'peut pas… comme ça faisait pitié à voir!

L'histoire du petit Gélinas nous apprend que :

« Dans la vie, vaut mieux se fier à ce qu’on a entre les deux yeux plutôt qu’à ce qu’on a entre les deux jambes! »

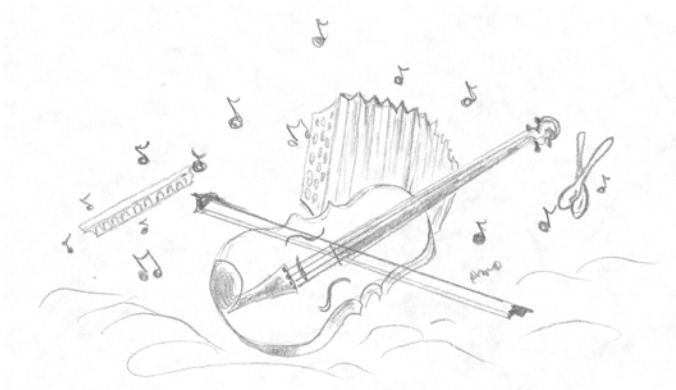
# Les

# animaux

## Les veillées dans les chantiers

Comme je vous l'ai déjà dit : pendant quinze ans, bon an mal an, je suis monté bûcher dans les chantiers du Maine et de la Côte-Nord. Au début, j'y allais seul et plus tard avec mes frères, Louis aux Escoumins, Albert à Saint-Raymond de Portneuf, André un hiver sur la Côte Nord, Florian à Forestville et Noël à Saint-Raymond et aux Escoumins.

Je m'adonnais bien avec chacun d'eux mais c'est surtout avec Florian et Ti-Noël que j'ai eu la chance de bûcher le plus souvent. On adaptait nos méthodes de travail selon les besoins des compagnies et de leurs modes de paiement : soit à la chaîne ou à la corde. Mais il reste qu'on n'avait pas de *chainsaw* dans ce temps-là et que tout le bois se coupait à la hache, au petit sciotte ou au *galandar*.



Dans les chantiers, on travaillait fort, c'est pas croyable! Sur semaine, le soir, après souper, on avait qu'une

seule idée, se coucher et dormir. Mais le samedi soir et le dimanche, là on pouvait veiller tard.

Certains bûcherons jouaient de la musique : de l'accordéon, de la guitare, du violon et de la musique à bouche. D'autres dansaient la gigue simple, ils étaient si bons que les *tap dancing* d'aujourd'hui mourraient de complexes s'ils les voyaient. Certains dansaient aussi les sets carrés mais entre hommes, pas de femmes, ça *pognait* pas fort. Moi, *pis* mes frères, parfois à deux, parfois tout seul, on jouait du violon. Nos *reels*, *pis* nos rigodons avaient *ben* du succès. Puis quand les gars commençaient à être fatigués à force de jouer, sauter, danser et s'énerver, on passait à l'étape du conte et des légendes. Certains hommes avaient un talent naturel de conteurs et nous faisaient vivre des heures merveilleuses.

Mon frère Noël, lui, était de ceux-là. Il était le septième de sept garçons. Moi, j'étais le premier, et il disait posséder des dons de voyance, de guérisseur, etc. Quand il prenait la parole, il savait si bien hypnotiser son auditoire qu'on aurait pu entendre une mouche voler. Parfois, il me demandait de l'accompagner au violon. J'orientais alors mes coups d'archets selon la romance, le rêve, la peur ou le drame de son histoire.

D'autres fois, Noël s'amusait comme un fou à jouer des tours ou à faire des peurs aux jeunes. Je pense en particulier à ce jeune *chow-boy* à qui Noël avait fait croire qu'il verrait le diable parce qu'il s'était *crossé*. Le garçon gêné niait le fait. Dans le temps, c'était considéré comme une honte ou un péché. Un soir, comme d'habitude, notre jeune s'en va chercher du bois d'allumage dans le hangar; il passe entre le camp et l'étable et là une bête noire lui passe entre les pattes. Le garçon se met à hurler de toutes ses forces. Des hommes accourent, fanal à la main.

- « Qu’est-ce qui se passe? » demandent-ils au garçon paniqué.

- « Je l’ai vu! J’ai vu le diable! » répond-il en pleurs.

Or, le jeune avait surpris un petit ours…

Noël était aussi un pince-sans-rire comme en témoigne cet Acte de contrition qu’il récitait à genoux, les mains croisées, les yeux levés vers le ciel :

*Mon Dieu, j’ai un extrême regret*
*D’être monté dans ce camp icitte*
*Car la compagnie est :*
*Infiniment christ,*
*Infiniment tabarnac.*

*Quand nous jump on (jump out)*
*Ça leur déplaît!*
*Pardonnez-leur*
*Car c’est toute une gang de voleurs*

*Mon Dieu, je me propose :*
*Si ma petite femme est en bonne santé*
*De descendre lui faire un beau petit bébé*
*On a fini de faire pénitence*
*Amen*

Le dimanche « Jour du Seigneur », on ne travaillait pas. Après avoir écouté la messe à la radio, quand on en avait une, on allait faire une marche en raquettes, on allait visiter les coupes des autres bûcherons ou tout simplement prendre l'air.

On organisait des concours de force et de vitesse entre nos ours. On se divisait en deux groupes avec chacun un jeune ours âgé d'environ huit à dix mois. Attaché à un arbre avec une longue chaîne, l'ours devait attraper la nourriture qu'un des hommes, presque aussi agile que lui, tentait de lui dérober. L'ours devenait enragé et ses coups de pattes auraient pu être mortels. Heureusement, je n'ai jamais vu arriver aucun accident grave à ces jeux-là.

Un autre jeu consistait à agacer l'ours à coup de bottes, jusqu'à ce que l'ours debout fasse tomber le gars. Moi, j'ai jamais aimé ce jeu-là, je trouvais ça cruel. Après tout, ces petits ours-là nous faisaient pas de mal. C'était des

ours trouvés ou pris au piège qu'on avait délivrés puis soignés, domptés, apprivoisés et qu'on remettait en liberté au printemps une fois les chantiers terminés. À l'automne, quand on remontait dans le bois, *y* était pas rare d'en croiser quelques-uns dans nos *tow path.* On les reconnaissait à leurs cicatrices.

Aux Escoumins, les dimanches avaient un cachet spécial à cause de madame Therrien, notre *cook*. Elle nous faisait des poudings chômeurs, des tartes au sucre, des beignes. Elle nous aimait et nous gâtait comme une vraie mère. C'était une femme tellement belle en dedans! Quelques années plus tard, j'ai pleuré quand j'ai appris qu'elle était morte.

Les dimanches soirs, les veillées étaient plus tranquilles. La musique était plutôt religieuse. Par exemple, certains jouaient « J'irai la voir un jour » à l'accordéon, d'autres fredonnaient des cantiques et des berceuses. Moi, je jouais des valses et parfois le *reel* de Sainte-Anne.

## Thomas Berger

Thomas était un vieux garçon un peu fêlé de la *casserole*. Comme il savait que plusieurs de ses frères avaient été conscrits, il me demandait toujours des nouvelles de la guerre. Il était désagréable et disait qu'on essayait de le bourrer.

D'habitude, je le laissais faire, je ne m'occupais pas trop de ses jérémiades. Mais une fois, il est venu me chercher et a poussé ma patience à *boutte*…

C'était au magasin général, chez Ti-Mil Bouchard. Je m'étais déversé un genou, ça me faisait mal à plein. Quand Thomas Berger m'a demandé des nouvelles de la guerre et qu'il s'est mis à me dire des bêtises et m'engueuler, je lui ai répondu sans ménagement :

- « T'es brave, parce que tu sais que je suis infirme. Je vais t'en descendre un sur un œil mon *tabarnac*, si tu te fermes pas la gueule! »

Quelques jours plus tard, une fin d'après-midi, en allant à la chasse, à travers les branches, j'ai vu ce qui m'a semblé un long museau, des oreilles et une corne. J'avais mon fusil, un douze chargé de neuf postes, avec des cartouches impériales de trois pouces. J'ai mis un genou par terre, j'ai épaulé mon fusil, j'ai visé et appuyé sur la clenche, mais pour la première fois, mon fusil a raté.

Dieu du Ciel!! Qu'est-ce que je vois sortir du buisson? Mon Thomas Berger. Il portait une faux sur l'épaule à laquelle il avait accroché des mitaines de cuir à grands poignets ce que j'avais pris pour des oreilles de chevreuil et un *baloné* à longueur qui ressemblait à un museau.

Je suis resté là, un genou à terre, le fusil cassé entre mes mains. J'étais blême, je pleurais, je tremblais. Penché sur moi, Thomas Berger disait :

- « Mais qu'est-ce que t'as Victor? Esprit d'épinette noire, es-tu malade? J'peux-tu t'aider? »

Je restais figé, incapable de bouger. Paralysé par la peur de l'avoir tué, j'étais incapable de lui répondre. Thomas a déposé ses affaires par terre, il s'est écrasé près de moi, a sorti un petit flacon de *fort* de sa poche de *froque* et m'en a donné une *shot.* Ça m'a *rapplombé* un peu. Je me suis levé, j'ai dit merci et je suis parti. Lui, Thomas, même si c'était un fou, là, j'ai réalisé qu'il était plus fin que moi.

En rentrant, je pensais :

- « Voyez-vous ça? Après l'engueulade qu'on avait eue chez Ti-Mil Bouchard, si mon fusil n'avait pas raté, c'est dans la tête que je l'aurais tiré. »

On aurait dit :

- « Victor a voulu se venger, il a tué Thomas Berger! »

Là, j’ai vu en avant de moi, une corde, avec un nœud autour de mon cou. Car dans ce temps-là, on pendait le monde pour leur crime. La peine de mort existait.

La leçon à retenir de cette histoire, est qu’il ne faut jamais tirer sur quelque chose si on n’est pas certain à cent pour cent.

## Peur pour mourir

J’ai eu peur pour mourir deux fois dans ma vie. Je vais vous en conter une.

Ça faisait à peine deux ans qu’on était dans notre maison neuve à Saint-Guy. Ça allait pour le mieux.

Un midi, Ti-Jeanne ma femme m’a dit :

- « Victor, on n’a presque plus de viande. Il en reste pour quatre à cinq jours. Il est temps que tu te décides à aller à la chasse. Un bon chevreuil serait bien reçu. »

- « Je vais y aller cette nuit. »

- « T’as pas peur? »

- « Tu me connais pas. Pas besoin d’avoir peur. Il fait noir, il n’y a pas de lune. Il fait assez noir, le garde-chasse ne sortira pas, c’est le temps d’y aller. »

Le soir venu, je suis parti vers les onze heures. J’ai dit bonsoir à ma douce et lui ai demandé de me souhaiter bonne chasse. Je suis sorti par la porte d’en arrière sans faire de bruit. Tout était tranquille.

Le bois était pas bien loin de la maison. Quelques minutes plus tard, j’étais disparu. Je connaissais bien le

terrain. J'étais chez nous. Il y avait un petit abatis et un petit coteau que j'avais ensemencé avec de la graine de trèfle rouge. Les chevreuils en raffolent. C'est pourquoi j'allais dans cette direction.

Quand je parlais de chasse avec un autre, je disais que le garde-chasse aurait pas besoin de marcher pour poigner des chasseurs, ils auraient juste la peine de se cacher derrière cette grosse souche. On est obligés de passer par là, il n'y a pas d'autres chemins mais eux ne le savent pas. Et ce n'est pas moi qui irai leur dire.

Mais juste avant d'arriver à la souche, ce soir-là, j'ai vu un chevreuil. Un gros *buck*, le plus gros *buck* que j'avais jamais vu de ma vie. Mais j'ai pas tiré. Il grouillait tout le temps. Je me suis dit je vais passer par le petit chemin. Je n'avais pas peur.

Juste en sautant à côté de la fameuse souche, j'ai ressenti le mal. J'ai lâché un cri de mort. J'étais dans les griffes d'un ours qui m'a poigné par en arrière. Il me serrait très fort. Je sentais ses griffes qui me déchiraient les muscles des bras et des épaules. Il m'étouffait. L'air n'entrait plus dans mes poumons. J'entendais ses grognements. Je sentais son souffle chaud dans mon cou.

Quand la mort frappe à la porte, on veut pas la laisser rentrer. Avez-vous une idée de ce qu'on ressent quand on se voit pris pour mourir? L'adrénaline pompe dans le cœur.

Tout votre être est dans un état de peur épouvantable que je ne peux pas vous expliquer. Je me suis vu sur le point de mourir étouffé par un ours.

Je lui ai donné un coup de coude d'une force incroyable dans le devant du corps. Il est tombé en lâchant un râle. Moi, je me suis ramassé par terre sur le ventre. C'est là que j'ai compris que ce n'était pas un ours. Un ours ne lâche pas prise. Si ses pattes d'en avant lâchent, il rattrape sa victime dans ses pattes d'en arrière avant de l'éventrer.

Ce n'était pas un ours mais un homme qui venait de tomber dans les bras de son chum. J'ai disparu comme un éclair dans le bois que je connaissais dans les plus petits recoins. Rendu chez-nous, j'ai dit à Ti-Jeanne :

- « Si quelqu'un demande ce que j'ai fait cette nuit, tu réponds que je ne suis pas sorti. Entendu? »

Je lui ai montré les déchirures que j'avais sur les bras. Elle a frictionné mes plaies avec un remède et le lendemain matin, j'ai repris l'ouvrage pour ne pas faire voir que j'étais dans le coup.

Mais tout comme l'homme m'avait laissé des marques sur les bras moi je lui avais déchiré le creux de l'estomac. Il a passé trois semaines à l'hôpital de Rimouski. J'avais pas fait exprès.

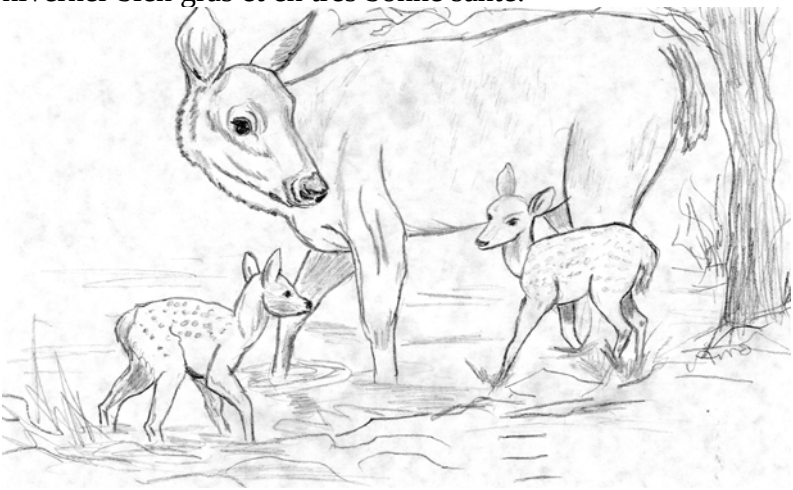
La police est venue faire un tour dans les parages. Ils sont allés questionner ceux qui avaient la réputation de braconner. Ils ne sont pas venus me voir. S'ils étaient venus, pour moi, je me sentais capable de conter une bonne menterie même si c'était pas mon habitude. Une fois n'est pas coutume!

## La coulée Bleue

La chasse est commencée. Ici, je veux vous parler du chevreuil. Ces pauvres petites bêtes vont se faire chasser, blesser, tuer et pour la plupart martyriser. Ils ne méritent pas ça. Ils mériteraient un autre sort que celui-là. Ils sont si beaux, si élégants et si intelligents. On leur tend toutes sortes de pièges. On leur donne à manger, des pommes, des carottes, du sel. Puis, nous, on se fait des caches. Puis avec des flèches, des fusils, des carabines très puissantes, on les tue à qui mieux mieux. C'est pas juste de poser de pareils gestes. Mais que voulez-vous, c'est payant pour les gouvernements, on n'y peut rien.

Ici, je veux vous parler de leur nature. Ils viennent au monde vers le début de mai après six mois de gestation environ. Ordinairement, ils sont deux ou trois par portée et ils pèsent de trois à quatre livres chacun. La maman les allaite jusqu'à l'automne. Le troisième a des chances de mourir parce que la maman a juste deux suces. Le troisième est privé du bon lait chaud de la mère. S'il ne meurt pas, il fera un *ragot*. Les prédateurs comme les chiens, les renards, les loups, les coyotes, toutes ces bêtes n'en feront qu'une bouchée. Les autres vont être mieux. Ils vont commencer à suivre leur mère, aller manger de l'herbe fraîche dans les abattis et les vieux bûchers dont les chevreuils raffolent. Ça leur fait de bonnes cachettes et à l'automne, ils sont en chair et de plus en plus fins. Ils sont très difficiles à chasser, je veux dire à tuer. Ils ont une oreille, un œil, ils voient tout, ils entendent tout. C'est incroyable.

À l’automne, quand les femelles ont leur chaleur, c’est le moment de l’accouplement. Une femelle donne des petits à l’âge de deux ans. La première année, les petits vont hiverner avec leur mère. Mais il faut qu’ils soient de même sexe. Je veux dire, les femelles ensemble et les *bucks* ensemble. Ils se font un ravage. Dans notre pays où il y a beaucoup de neige, ils passent l’hiver dans des ravages. Je veux dire des petits chemins qu’ils se font dans la neige et ils restent là dans leur ravage. Ils le font ordinairement où il y a des montagnes de bois franc, de l’érable, du merisier, du bouleau, du sapin, de l’épinette et du cèdre. Il leur faut aussi de l’eau, pas de l’eau polluée, de la belle eau claire comme dans la coulée Bleue. C’est leur nature qui les amène à faire de si bons choix et s’ils ne sont pas dérangés, ils vont hiverner bien gras et en très bonne santé.



Puis quand la maman a ses petits, elle reste des heures avec eux, puis elle les endort parce qu’il faut qu’elle aille manger. Il faut se nourrir pour pouvoir nourrir ses petits. Elle revient là où elle les a laissés endormis. Pour réveiller ses petits faons, la mère chevreuil leur donne des petits coups de tête de chaque côté du museau. Puis après les avoir réveillés, elle les nourrit et elle reste avec eux pour se reposer. Elle les lèche et les rendort. Et elle recommence tant

et aussi longtemps qu’ils ne sont pas assez forts pour la suivre.

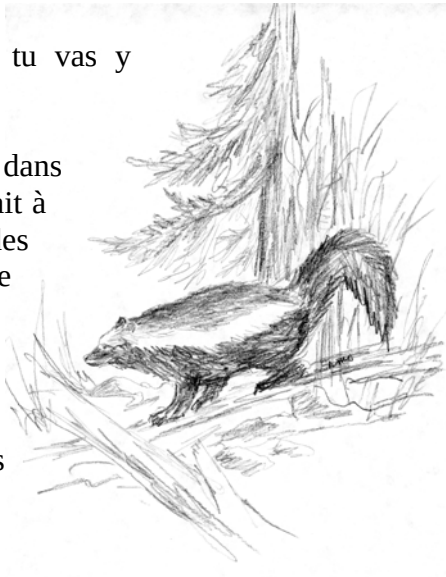
Ces petits chevreuils sont beaux comme c’est pas possible. Ils sentent bon, ils ont du poil doux et bien propre. C’est des petits Dieux de la forêt. On ne peut jamais les oublier. Merci le ciel de nous donner de si belles choses. Encore une fois merci.

# La bête puante

On a toujours entendu des histoires plus ou moins vraies concernant les *bêtes puantes*. Certains disent en avoir apprivoisé, d'autres jurent qu'on peut les enfermer dans une boîte de carton pour s'en débarrasser ou encore que la mouffette ne pisse pas si on lui serre le cou. Moi, ce que je vais vous raconter est vraiment arrivé.

Rosaire, le frère de ma femme, était cultivateur. Un homme fier de sa ferme, de son travail et de ses bêtes à cornes. Il avait également quelques poules dans un petit poulailler à côté de l'étable. Un beau jour, il s'aperçut qu'il manquait des poules et que le coupable était une *bête puante*. Oui, mais comment l'attraper. Rosaire se disait :

- « Si je te *pogne*, tu vas y goûter. »



Dans ce temps-là, dans les fermes, on amenait le lait à la maison dans de grandes chaudières pour écrémer. Le centrifuge se trouvait dans la cave. C'était plus commode quand arrivait le moment de le laver. Généralement, les femmes le lavaient après la vaisselle du déjeuner.

Elles conservaient le lait nécessaire pour boire et cuisiner et la crème pour en faire du beurre. On ramenait le petit lait à l'étable pour les animaux. C'est à Gabrielle, la maîtresse de maison, que revenait cette tâche.

Un matin, Rosaire sort de l'étable et il aperçoit la *bête puante*. Sans réfléchir, il se met à lui courir après. La *bête puante* se met à courir aussi et va se cacher dans le *solage* de roches de l'étable. La bête se cache mais sa queue trop longue dépasse. Rosaire ne fait ni une ni deux, il la pogne par la queue et il n'est pas question pour lui de la lâcher. Il crie à sa femme, qui s'en vient avec deux seaux de lait, de lui donner un bâton pour l'assommer (on a bien compris ici qu'il s'agissait d'assommer la *bête puante*).

Gabrielle criait à Rosaire de lâcher l'animal et de reprendre ses esprits. Mais Rosaire ne voulait rien savoir, il avait la tête dure (une vraie tête de Ouellet). Il n'a pas voulu lâcher la queue de la *bête puante*.

- « Non, elle ne mangera plus mes poules. »

Il voit un bâton un peu plus loin. Avec conviction, il est allé droit sur le bâton et en a asséné un formidable coup sur la tête de la bête. L'animal s'est défendu à sa manière. Elle lui a mis un de ses jets d'urine qui n'en finissait plus en plein visage directement dans les yeux. La brûlure fut intense et immédiate. Rosaire a lâché la bête puante qui était de toute façon assez éméchée par le coup car notre homme y était allé de toutes ses forces.

Heureusement que sa femme était là. Elle a pris le lait dans les seaux et s'est mise à lui laver les yeux immédiatement. Pendant plusieurs jours, il a dû rester couché. Sans relâche, Gabrielle restait auprès de son mari et lui faisait des cataplasmes avec des serviettes imbibées de lait. Il faut dire que seule sa femme se rendait auprès de lui

car Rosaire n’était pas approchable étant donné la senteur qu’il dégageait.

Lorsque Rosaire s’est senti mieux (sans jeu de mots), le médecin a accepté de venir à la maison. Il a dit à Gabrielle qu’elle avait sauvé la vue et la vie de son mari.

Heureusement que les femmes existent pour réparer et soigner tous les bobos qu’on peut se faire par bêtise ou par orgueil.

La morale de cette histoire est qu’il faut toujours écouter sa femme.

## Les chevaux

L'animal que j'aime et que je respecte le plus est sans contredit le cheval. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi, sans doute à cause de l'éducation et des coutumes d'autrefois. Parce qu'il était fort et agile, le cheval était considéré comme une machine à tout faire, une espèce de tracteur des temps modernes. Sauf que s'il est trop chargé, le tracteur peut *staller*, le cheval lui, n'en avait pas le droit, ce qui fait que souvent, presque toujours en fait, il mangeait une volée avec un char de bêtises.

Dans mon jeune temps, si je me rappelle bien, il n'y avait pas d'éleveurs de chevaux ni de maquignon dans le canton, c'est venu beaucoup plus tard. Les chevaux venaient de l'Ouest et arrivaient par train à Trois-Pistoles. Selon la race, ils servaient sur les fermes comme chevaux de trait ou chevaux de transport sur les routes. Ils étaient à peine dressés et capables de répondre à quelques commandements simples, pas plus. Ce qui explique sans doute, en partie, l'usage des fouets et des jurons, tout ça lié à l'ignorance et à l'orgueil. C’était frustrant de ne pas se faire écouter par une bête qu’on avait achetée à gros prix. D'autant plus que dans ce temps-là,

les hommes montraient leur fierté de posséder un cheval ou deux avec un bel attelage. C'était un signe de pouvoir et de richesse, un peu comme aujourd'hui, on compare nos automobiles. Même si parfois on essayait de les tourner en dérision : « grosse écurie = p'tit zizi », « gros étalon = p'tit cornichon » ou « grosse *waguine* = p'tite réguine », comme on dit aujourd'hui « grosse corvette = petite quéquette ». Il reste que c'était enviable quand même!

Quand le père chez nous disait :

- « Les p'tits gars, allez atteler le cheval, j'm'en vas au faubourg! »

Voilà comment on faisait ça. Pour commencer, on amène dans la crèche du cheval une bourrure et une bride, puis on lui retire son licou. Ensuite on place sa sellette, ses attelles et *l'acculoire*. Après avoir tout ajusté, il faut atteler le cheval sur le *bogey*, la *waguine*, la *sleigh* ou la carriole, dépendamment des besoins ou de la saison. Il faut mettre les *ménoires* dans la sellette, accrocher les traits, les bandes, puis les sangles, ensuite détacher les cordeaux et les garder en mains. Puis l’père montait dans la voiture, on lui remettait les cordeaux et il partait content, en route pour le faubourg.

Un de mes premiers voyages de grand, j'avais dix ans, pas plus, c'était l'hiver. J'étais avec mes frères Ti-Bé et Lucien. On revenait de Trois-Pistoles avec chacun un voyage de poches de grain et de moulée. Au lieu de me placer au milieu, comme j'étais plus jeune, je suivais mes frères par derrière. Dans le tournant du pied de la côte du Petit Bic (elle n'existe plus aujourd'hui) mon voyage de poches de moulée s'est renversé sur la neige. Mes frères, en avant, n'ont rien vu et ont continué leur route. Moi, pendant ce temps-Ià, incapable de remettre les poches sur la *sleigh*, je m'étais mis à pleurer. Là, un homme calme et tranquille est arrivé, il a ramassé les poches et *rapplombé* mon voyage et ensuite il

m'a conduit après le tournant. Il s'appelait Sirois Masson, jamais je ne l'oublierai.

Lui, Sirois Masson, il chargeait fort quatre ou cinq voitures et arrivé au pied de la côte, il dételait un cheval et le ratelait sur l'autre voiture pour aider le premier à monter la côte, et ainsi de suite. Comme ça, il ménageait ses chevaux.

La plupart des hommes chargeaient trop fort leur cheval et puisqu'il n'arrivait pas à monter la sacrée côte du Bic, alors le conducteur sortait son fouet et le rabattait sur sa bête en l'abîmant de « *Christ* de *tabarnac*, de *calisse* de charogne » que l'écho répétait sans fin.

Si chaque sacre prononcé était changé en pierre, la côte du Bic n'existerait plus, le fond serait rempli depuis longtemps. Nous on l'appelait la côte Sacrée.

C'est surtout dans les chantiers que les chevaux connaissaient toutes les horreurs possibles. En plus de se faire sacrer par la tête et de se faire battre à coups de chaînes, de *pivés* ou de crochets, les juments servaient souvent à assouvir certains instincts masculins pas très catholiques. Une fois, j'ai même entendu raconter une histoire sordide, dans les bois à Forestville sur la Côte Nord, un homme menait un cheval et en fin de journée, la bête était tellement fatiguée qu’elle a refusé de tirer sa charge. Après l'avoir battue et descendue aux enfers avec les plus horribles blasphèmes, l’homme lui a posé sa cigarette sous la queue dans le sexe. Non mais, faut-tu être assez tordu!?! La pauvre bête s'est jetée par terre, elle a cassé les *ménoires* de la voiture puis elle a pris le mors aux dents et s'est enfuie. Jamais plus personne n'a été capable de l'approcher et on a dû l'abattre. Une balle dans la tête; finie la pauvre bête!

C'est *ti* assez triste des choses comme ça. Dans ce temps-là toutes les pires tortures étaient permises pourvu

qu'on soit pas dénoncés. Quand le *jobber* avait connaissance de ça, le *bûcheux* était mis dehors ou n'avait plus accès aux chevaux. Dans ce cas-ci on a saisi le bois du gars pour payer le coût du cheval.

## Un coup de chaîne longtemps regretté

Moi, j’aimais les chevaux. Des fois, je me choquais après eux. Une seule fois, j’ai battu ma bête avec une chaîne. Un coup, un gros coup que j’ai regretté tout de suite. De temps en temps, j’y pense encore.

La même année, j'étais en train de herser mon abattis avec une herse à battants faite en bois avec de grosses dents de fer, une sorte de fiche d'un pouce carré. De temps en temps, je sautais sur la herse pour faire de la pesanteur. Ça faisait une meilleure job.

La dernière fois que j'ai sauté, la herse s'est accrochée dans une racine et elle a tourné à l'envers et moi je suis tombé assis une fesse sur une dent. Imaginez-vous : la fiche de fer m'a fait un trou de deux pouces dans la fesse. J'ai eu toutes les peines du monde à me relever. Et mon cheval ne se montait pas, chaque fois que j'avais essayé de le monter, il s'était mis à ruer de toutes ses forces.

Bien croyez-moi ou non, j'ai monté ma bête et elle m'a ramené chez moi. Rendu à la maison, j'ai approché du perron et je me suis jeté sur le plancher. Ma femme qui était au lit suite à la naissance d'un des enfants, s'est levée en entendant le bruit. Elle a vu que mon linge était rentré dans la plaie. En retirant les guenilles qui étaient rentrées dans la plaie, le sang a giclé. J'ai pu reprendre connaissance. J'étais à moitié mort. Imaginez que j'ai regretté d'avoir battu mon cheval juste une fois, mais une fois de trop. À partir de ce jour, j'ai compris que les chevaux sont nos amis et je les aime encore plus que toutes les bêtes.

## Comment dompter un cheval

Avec l'expérience, j'ai appris: d'abord il faut commencer dès sa naissance. Petit poulain, il va s'habituer à son maître et à tout le monde qui viendront le flatter, le taper sur la croupe, lui passer la main dans la *crigne* ou dans le crin de la queue. Puis, rapidement, lui apprendre à donner la patte en lui descendant la main le long du genou jusqu'au sabot puis lui donner de petites tapes sous le pied. Plus tard, le présenter au forgeron pour le faire ferrer. Déjà le jeune cheval va être en mesure de recevoir d'autres contraintes sans avoir peur, comme prendre le mors de bride, puis la sellette pour le monter.

Après, il faut faire ferrer le cheval pour la première fois. Il faut le faire rentrer dans le travail, une sorte de prison où il ne peut plus grouiller. Là, le forgeron peut le ferrer. Dans le temps, ça coûtait cinq piastres, pas de la petite bière, mais il fallait y passer. On était obligés car pas de fers sous les pieds, le cheval ne pouvait pas faire de route. Il devenait *engravé*. La corne s'usait et ses pieds le faisaient souffrir.

Ensuite, pour faire un bon cheval, il faut l'atteler avec un autre bien tranquille, habitué à son maître et qui se contrôle bien sur la route. C'est lui qui va donner le pas, l'habituer à arrêter à la voix du conducteur et à repartir dans la bonne direction. Certains chevaux se *dédomptaient* si on les laissait trois ou quatre jours dans l'étable. Ils avaient oublié comment obéir à leur maître et tout était à recommencer.

La durée de vie d'un bon cheval équivaut à vingt ans de travail. Bien traité ça peut aller jusqu'à vingt-cinq ans. Rendu à cet âge, devenu trop vieux pour travailler, le moyen choisi pour terminer sa vie était une balle dans la tête. C'est triste hein!

Un de mes meilleurs chevaux, mon King, était un percheron de l'Ouest. Il était tout noir avec un creux blanc dans le front. Il était beau, intelligent, je l'aimais, c'était mon outil de travail. Des fois, je me posais la question : si mon King pouvait parler, qu'est-ce qu'il dirait?

- « Salut Victor, tu m'as fait travailler trop fort! Des fois le ventre vide, des fois j'étais malade, des fois tu m'as sacré par la tête, tu m'as laissé geler pendant que tu chargeais la voiture, mais je te pardonne parce que le soir, tu venais à l'étable, tu me donnais une bonne portion d'avoine. Tu me passais l'étrille sur tout le corps, ça me faisait du bien. Ça m'aidait à dormir et à refaire mes forces. Merci Victor! »

Ça vous fait rire? Moi je sais que mon cheval King était intelligent et que tous les chevaux sont de fines bêtes. Il fallait passer ses hivers dans le bois pour le savoir. Par exemple, un chemin ouvert à l'automne, dans lequel personne avait circulé pendant deux mois et dont on ne voyait plus la trace, le cheval lui pouvait le suivre dans ses plus petits détails. L'instinct du cheval, c'est génial.

Moi, dans les chantiers, avec mes frères Noël, Florian ou Albert, j'ai jamais eu de problèmes avec les chevaux. Habituellement, quand venait le temps du hallage, je chargeais les billots de mon bord, j'enlignais le cheval sur la *trail*, puis je l'envoyais tout seul. Rendu au bout du chemin, mon frère le déchargeait, puis me le retournait. Pas de niaisage! Un cheval c'est intelligent bien plus qu'on le pense.

Pour en revenir à mon King, un automne après une grosse journée de travail sur mon lot à St-Guy, Calo Leblond, mon homme engagé a oublié de fermer la trappe donnant sur l'arrière de la grange. Pendant la nuit, le vent s'est levé, une pluie glaciale s'est mise à tomber. Le cheval a pris un coup de froid. Au matin, quand il soufflait j'entendais

crier ses poumons. Un gars qui soignait les chevaux m'a dit de mettre une cuillérée à soupe de *liliment* rouge dans son avoine. C'était le meilleur remède qu'il connaissait. Il a pris du mieux mais il était plus capable de faire de la route été comme hiver: il avait le souffle. J'ai fait la folie de le changer en disant à l'acheteur de me le ramener quand viendrait sa dernière heure. Ce n'est pas ce qui est arrivé. Il a fini assez prématurément, je sais pas comment. Je regrette encore mon King.

## Une belle petite pouliche

Il faut que je vous raconte un beau souvenir de mon enfance. Un matin, mes frères et moi on allait labourer *su* Bossé dans le sud avec une *team*, le Boy et la Catin. La Catin était en saison et nous on le savait. À l'heure du dîner on a décidé de faire passer la Catin chez le voisin qui labourait dans le champ d'à côté. Un de ses chevaux était un jeune étalon. Les deux amoureux se sont satisfaits et tout baignait dans l'huile. C'est le cas de le dire. En revenant de l'ouvrage. On avait trois chevaux, deux gros et un petit dans le ventre de la Catin. Onze mois plus tard, la Catin mettait bas. C'était une femelle, une belle petite pouliche brune. On la flattait et on l'aimait comme c'est pas possible. À l'âge de huit jours, elle paraissait malade. Ma mère m'a donné une petite médaille en me disant :

- « Accroche-la dans son cou, elle va revenir. »

Mais la dixième journée, notre petite pouliche est morte.

Nous, les jeunes, on a pleuré toutes les larmes de notre corps. Ça nous faisait tellement de peine de perdre notre pouliche qui était si belle. Quand on l'a enterrée, on s'est aperçu qu'elle avait une infection au nombril. Même si

notre joie n'a pas duré longtemps, on ne l'a jamais oubliée. C'est même devenu une sorte de légende quand, dans une soirée, le père chez nous avec un p'tit verre dans *l'casque* avait répliqué :

- « Sa mère j'm'en rappelle, c'était l'année où Jeanne d'Arc a pouliné. »

Tout le monde a pouffé de rire! Sans faire exprès, le Père venait de mêler deux événements importants. La naissance d'une de nos soeurs et celle de notre petite pouliche. Encore aujourd'hui, dans les réunions de famille, quand l'un de nous hésite à se souvenir d'une date, il se fait répondre automatiquement :

- « C'est l'année où Jeanne d'Arc a pouliné! »

## Ma fille et les chevaux

Une des choses qui m'a toujours intrigué, pour ne pas dire fasciné, c'est le rapport que ma fille, la plus vieille, entretenait avec les chevaux. Elle les flattait, les caressait, les embrassait, leur apportait des trèfles à manger et jouait dans leurs pattes.

Au début, ça m'inquiétait mais quand j'ai vu le cheval la sentir et lui coller des becs sur la face, j'ai compris.

L'automne et au début de l'hiver, j'amenais ma petite fille dans le bois, des grandes journées, jamais elle n'a semblé tannée. Quand je cordais la *pitoune*, elle parlait au cheval et lui apportait son avoine. Quand je *twichais* les billots avec le cheval, elle ramassait des petites branches pour entretenir le feu et le midi notre repas composé de viande grillée, de pain et de sucre d'érable était un vrai festin.

Vers trois heures et demie, quatre heures, quand il commençait à faire sombre, on revenait à la maison pour faire le train. On ramenait toujours un voyage de billots au bord. Souvent assise sur le haut de la pile de bois, la petite s'endormait collée sur moi. Ce sont de beaux souvenirs.

Une fois à St-Guy, c'était l'hiver, il y avait beaucoup de neige. Baptiste Lafrance *twichchait* son bois. Son cheval s'embourbait dans la neige et Baptiste sacrait après et le fessait avec une chaîne et un crochet à *pitoune*. Ma petite fille disait :

- « Allez l'arrêter papa, allez l'arrêter! »

Moi, je ne bougeais pas. Je savais bien que si j'étais intervenu, c'est moi qui aurais mangé le coup de crochet. Bien croyez-le ou non, la petite bonjour est partie à courir, elle est allée trouver Baptiste et lui a dit :

- « Arrêtez monsieur Baptiste! Le cheval, il en a assez eu! »

En entendant ce p'tit *boutte-là*, Baptiste, le crochet en l'air, a répondu :

- « Ma p'tite *christ*, t'as raison! »

Puis il a pris le cheval par la bride et l'a conduit doucement pour sortir son voyage.

Une autre fois à St-Guy chez le père Plourde, un cheval, qui était au champ en train de manger, a été surpris par Marcel, un petit gars d'une dizaine d'années qui est arrivé en courant derrière lui. Épeuré, le cheval s'est cabré, a rué et a attrapé le garçon à la tête et l'a tué raide. Puis il a pris le bois. Tout le monde disait :

- « Il est enragé! Faites attention il est dangereux! »

Quand elle a entendu cette histoire-là, ma petite fille de huit ans est partie chercher le cheval dans le bois, avec une bolée d'avoine. Le cheval l’a suivie et elle l'a ramené à l'étable. Moi, j'avais pas peur, parce qu'un cheval c'est intelligent.

Le propriétaire, lui, a passé un licou au cheval, il l'a conduit loin de la maison dans la forêt et l'a tué d'un coup de carabine dans la tête. J’ai jamais dit ça à ma fille.

# Autres

# contes

# Les trésors de la montagne

Les indiens Malécites se disent propriétaires de la montagne Withwork et des environs. Cette montagne est située de l'autre bord de Saint-Hubert proche de la grande route 185 et du lac de la Grande-Fourche. Ce terrain montagneux ne permettait pas au gouvernement de faire des paroisses dans ces montagnes au temps de la colonisation.

Je ne sais plus si ce que je vous raconte s'est passé pendant la guerre des Boers en 1903 ou la guerre du Pape Pie IX au moment de l'indépendance de l'Italie. Toujours est-il qu'on disait qu'il y avait des trésors de caché dans la montagne et que pour les déterrer, il fallait remplir au moins trois conditions :

Première condition :
Être au moins trois hommes pas en bas de vingt ans ayant un lien de parenté entre les trois;

Deuxième condition :
Être là à minuit un soir sans lune;

Troisième condition :
Ne pas échanger une parole, pas un mot.

Les braves s'en allaient là avec la même idée, trouver le trésor. Ils s'amenaient avec chacun un outil, une pince pour sonder le terrain, un pic pour faire le trou et une pelle pour creuser. Il ne fallait pas qu'ils allument de lumière.

En partant du lac, il fallait qu'ils filent direct à l'est, marcher au moins 41 pas pour sonder avec la pince pour trouver le trésor qui était caché dans un petit coffre de fer. C'était supposé que s'ils avaient fait le bon nombre de pas, la pince sonnerait sur le coffre de fer, un son d'autre chose que sur les roches.

Le coffre de fer venait de la *drill* de ceux qui s’enrôlaient comme soldats, conscrits de la guerre du Pape. Ces hommes-là quand ils partaient, c'était souvent sans espoir de retour. Ils s'en allaient mourir pour leur religion. Ils s'engageaient comme zouaves pontificaux. Ils venaient cacher leurs biens dans la montagne. Personne ne savait quand ils allaient cacher leur trésor. Tout était fait de cachette, le soir. Ils disaient au diable :

- « Aie soin de ça. Quand je vais revenir on s'arrangera. »

Ça voulait dire qu'ils venaient de vendre leur âme au diable pour protéger leurs biens les plus précieux. Si quelqu'un s'appropriait le trésor, il avait une dette avec le diable qui pouvait s’emparer d’une partie de son âme.

Dans ces coffres, il y avait des secrets connus seulement de ces combattants qui avaient des richesses qui n'étaient pas connues des autres. Dans le coffre, il pouvait y avoir de l'or ramassé au *Klondike* qu'ils avaient fait fondre en lingots là-bas pour pouvoir le ramener. Les gars qui allaient au *Klondike* trouvaient un petit ruisseau avec une chute. Ils creusaient et ramenaient des petites roches qu'ils lavaient dans la chute. S'ils avaient de la chance, ils ne se faisaient pas voler par les belles filles quand ils ramenaient leurs pépites d'or au campement. Elles, elles ramassaient leur or dans les poches des gars qui venaient pour s'amuser après des jours et des semaines ou des mois de travail harassant. Elles s'occupaient de les baigner même s'ils n'étaient pas

sales vu qu'ils travaillaient dans l'eau, de leur couper la barbe et les cheveux, de les débarrasser de leurs poux, de laver leurs vêtements et de leur vider les poches et de d'autres choses de moins catholiques.

Pour se mettre riches, pour posséder des richesses surnaturelles et des pouvoirs inestimables, il y en a qui étaient prêts à tous les sacrifices, à affronter tous les dangers. Il fallait y croire pour suivre toutes les conditions. Le défunt Philippe, le frère de ma femme, son cousin André et son oncle Anselme, Ti-Cenne pour les intimes, ont décidé de partir à la recherche de ces trésors. Je me rappelle quand ils nous ont conté ça. Ils allaient là pour devenir millionnaires, pour être des hommes riches.

Ils sont partis un soir sans lune, à pied. Philippe, c'était le plus brave, le plus jeune. C'était un homme fort au caractère inébranlable. Il a pris la pince. Ti-Cenne a pris la pelle et André qui ne parlait pas a pris le pic. Rendus sur place, ils ont marché 41 pas et le défunt Philippe a commencé à sonder. Il s'est tout de suite dit, je l'ai le coffre. Il ne pouvait pas parler ni s'éclairer selon les conditions. Au moment où sa pince a frappé le coffre, il a entendu un bourdonnement qui semblait venir d'un gros bourdon qui lui volait autour de la tête, puis un autre, un autre, un autre pis encore un autre. Les bourdons leur roulaient dans la figure sans les piquer. Ils n'étaient plus capables de respirer. Ça faisait un bruit d'enfer. Tellement que l'un d'entre eux a crié :

- « Allons-nous-en! »

Personne n’a demandé son change. Ils sont partis en courant.

Le sortilège était brisé. La lune est apparue. Ils se sont regardés. Ils ont vu la frayeur dans leurs yeux. Ils voulaient mourir de peur. Ils ont jamais eu l'idée d'y

retourner, jamais. Ce qu'ils avaient vu et entendu, c'était l'emprise du diable.

J'ai demandé au curé si c'était vrai cette histoire. Il a dit que c'était vrai que des hommes vendaient leur âme au diable. Seul un prêtre était capable d'aider à briser la promesse faite au diable. Pour vendre son âme au diable, les gens n'avaient qu'à dire :

- « Que le diable m'emporte en corps et en âme et je lui donne un an et un jour pour le faire. »

Le curé m'a dit que pour annuler la promesse, il faut prendre un petit enfant de sa famille dans ses bras et ne pas le lâcher quoi qu'il arrive. Il va se changer en toutes sortes de bêtes hideuses. Il va devenir épeurant, il va puer mais il ne faut pas le lâcher. Le père Joseph Ouellet a bien connu le bébé qui avait servi à défaire la promesse faite au diable par un de ses fils. L'enfant a gardé une marque à la base du cou, comme une brûlure qui n'a jamais guéri.

Pour ce qui du trésor, personne n'a réussi à le trouver. Les coffres sont encore là.

# La Montagne d'Aimant

**Souvenirs de la « chute à Prudent »**

Même si aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un mince filet d'eau, la « chute à Prudent » me rappelle encore mes plus beaux souvenirs de jeune garçon.

L'été, les dimanches après-midi, nous avions l'habitude de nous y retrouver pour pêcher la truite et surtout pour écouter les histoires à monsieur Prudent. En voici une de mes préférées.

## La Montagne d'Aimant

Dans une petite campagne de Laval en Mayenne (France) vivait une famille de cultivateurs. Un été, une cousine bretonne, Juliette, tout le monde l'appelait Julie, était venue aider aux *relevailles* de la mère qui venait de mettre au monde son cinquième enfant.

Julie était grande, belle, intelligente, vaillante et honnête. Elle avait tout pour plaire et ça pas été long que Louis, l'homme engagé, en est tombé follement amoureux.

Les soirs de beau temps, ils se promenaient dans un boisé le long d'un petit ruisseau, jusqu'à une chute d'une beauté inimaginable, surtout quand on est amoureux.

Là, Louis en profitait pour lui chanter la pomme. Tous les soirs, avec des beaux mots, des « je t'aime à en

mourir! » et des « si tu voulais... personne ne nous verrait... ça serait si beau... si bon... »

Au début, Julie était amusée et flattée par les propos et les avances de Louis. Puis, Louis devenait de plus en plus entreprenant. Julie, malgré son amour pour lui, avait toutes les peines du monde à lui résister et à le raisonner :

- « Écoute Louis, tu sais que je t'aime, mais il n'est pas question qu'on fasse l'amour avant le mariage. »

- « Ok! On va se marier! Si tu veux, j'ai de l'argent, je vais acheter la terre d'à côté. La Bellangerie est à vendre depuis quelques temps et on pourrait s'établir là! » avait proposé Louis.

- « Non Louis! Je ne suis pas prête! Je me sentirais trop loin de ma famille. Et puis, je ne suis pas une fille du Sud, je préfère le Nord! De plus, je préfère la mer à la terre pour maintenant. Peut-être que je changerai, un jour peut-être. D'ailleurs, dans un mois, ma cousine n'aura plus besoin de mes services et je vais repartir en Bretagne. »

- « Peu importe où tu iras, je te rejoindrai! Mon coeur est comme une boussole, je te retrouverai! » avait répondu Louis.

- « Avec une boussole? Ça veux-tu dire que tu trouves que j'ai un coeur de pierre? » avait répliqué une Julie un peu choquée.

- « Non, non! Bien sûr que non! Au contraire, ça veut dire que tout m'attire chez toi, à commencer par tes yeux qui sont comme des turquoises, ton sourire qui se répand comme une poussière de magnétite et

surtout tu as un coeur d'or. Tu es comme une montagne d'aimant pour moi! »

- « Pourtant, je ne suis pas si grosse que ça! » avait répondu Julie en se mettant à pleurer.

- « Voyons Julie, qu'est-ce que tu as aujourd'hui? s'inquiéta Louis en l'enlaçant pour la consoler. Tu le sais bien Julie, je te trouve parfaite de la tête aux pieds et des pieds à la tête et surtout tu as un coeur d'or rempli de qualités à faire chavirer un gars comme moi! Si seulement tu pouvais m'aimer autant que je t'aime, on pourrait être si heureux. »

- « Louis, tu le sais que je t'aime! »

Louis avait sorti une bouteille de vin. Ils avaient trinqué à leurs amours une gorgée pour Julie, le reste de la bouteille pour Louis, comme d'habitude. Julie ne buvait pas mais Louis avait tendance à lever le coude un peu trop haut et un peu trop souvent au goût de Julie.

Un soir qu'il avait bu plus de vin que de raison, Louis s'était montré encore plus entreprenant et Julie lui avait carrément dit :

- « Je t'aime toi! Je n'aime pas celui que tu deviens quand tu bois à en perdre la boule! C'est ça qui me dérange, si tu veux le savoir! Autrement on pourrait peut-être faire de beaux projets tous les deux! »

- « Je te promets que je ne boirai plus! » lui avait juré Louis.

Mais, promesse d'ivrogne, deux jours plus tard, il avait recommencé. Et Julie était partie. Elle avait terminé son

travail chez sa cousine et était repartie pour chez elle en Bretagne.

Ça prenait ça, pour que Louis comprenne enfin. Il arrêta de boire définitivement et quelques semaines plus tard, il partit à la recherche de Julie. Mais il ne la retrouva ni en Bretagne ni ailleurs en France. Julie et sa famille avaient disparu.

Dans les faits, Julie était partie avec son père, capitaine d'un gros navire qui voguait surtout dans les eaux de l'Atlantique. Pour faire plaisir à sa fille, son père lui avait proposé un jour de rebaptiser son bateau : « Juliette » mais Julie avait refusé.

- « Ça porte malheur de changer le nom d'un navire! » avait répliqué Julie. « D'ailleurs, je préfère son nom actuel, « La Montagne d'Aimant » même si ça semble assez bizarre comme nom de bateau! »

C'était parce qu'il servait au transport et au commerce des pierres de toutes sortes qu'on l'a appelé comme ça. Et ça avait clos la discussion.

Le père de Julie accommodait les commerçants de divers pays et faisait la navette surtout entre la France et l'Angleterre. Il ne prenait pas trop de risque et ne s'aventurait jamais trop loin.

De son côté, se rappelant que Julie lui avait dit, un jour, préférer la mer à la terre, Louis avait fini par s'engager sur un bateau puis au fil des ans, il était devenu capitaine d'un gros chalutier qui portait le nom de Juliette.

Louis pensait toujours à Julie et n'avait pas abandonné son rêve de la retrouver et d'en faire son épouse.

Un soir d'automne, à la brunante, Louis fatigué était allé dormir. Il avait confié le gouvernail à son second qui, sans doute moins vigilant que lui, était entré en collision avec un gros navire marchand.

Réveillé sous le choc, Louis s'était précipité sur le pont pour voir son bateau en train de couler devant l'immense navire qu'ils venaient de heurter sur lequel était inscrit en grosses lettres : La Montagne d'Aimant.

De son côté, le capitaine du navire avait dit :

- « C'est bizarre le bateau qui vient de nous frapper s'appelle Juliette comme ma fille. Allons leur porter secours. »

Et c'est ainsi que Louis et Juliette se sont retrouvés.

Pour fêter ces retrouvailles, le père de Julie a fait préparer un délicieux repas pour tout le monde et a fait servir son meilleur vin. À son grand étonnement, Louis lui a dit :

- « Je m'excuse de ne pas faire honneur à votre vin, mais je ne bois pas depuis cinq ans! »

Julie était toute fière. Jamais son père ne lui avait vu l'air aussi heureux. Louis et Julie se sont mariés après quelques mois. Julie a déclaré à Louis :

- « J'en ai assez de la mer! Si ta proposition tient toujours, j'aimerais bien que nous allions vivre sur la terre que tu convoitais quand on s'est rencontrés! »

- « C’est mon souhait le plus cher d'autant plus que c'est toi qui le propose maintenant. »

Et sans plus attendre, Louis a acheté La Bellangerie et ils s’y sont installés, Julie et lui. Louis a invité le père de Julie à se joindre à eux s'il le désirait. Ils eurent de beaux enfants et vécurent heureux.

Ceux qui se souviennent de M. Prudent diront sans doute que je ne suis pas à la hauteur de ce conteur-né mais quand même, j'aurai tenté de vous le rappeler.

M. Prudent était un homme spécial, il savait nous divertir et nous captiver avec ses contes et ses légendes. Encore aujourd'hui, quand j'y pense, je me reproche de ne pas lui avoir dit combien il nous faisait rêver.

Si j'ai un conseil à vous donner, n'attendez pas que les gens soient morts pour les remercier de vous avoir fait du bien.

J'ai un petit-fils, crac de l'informatique. Bien savez-vous ce qu'il m'a dit avoir trouvé sur Internet? Vous ne devinerez jamais! En France, La Bellangerie est une ferme où habite maintenant Ingrid la soeur du célèbre Beatle John Lennon.

# Lexique

| | |
|---|---|
| **Aboutissait :** | Laisser sortir le pus |
| **Accrères :** | Accroire |
| **Acculoire :** | Pièce du harnais qui permet au cheval de retenir le véhicule |
| **Apothiqué :** | Hypothéqué |
| **Astheure :** | À présent, maintenant |
| **Astinages :** | Entêtements |
| **Baloné :** | Saucisson de bologne, charcuterie |
| **Barouette :** | Brouette |
| **Batch :** | Grande quantité |
| **Batterie :** | Entrepôt de nourriture |
| **Ben :** | Bien |
| **Bêtes puantes :** | Moufettes |
| **Beu :** | Bœuf |
| **Beugle :** | Beuglement |
| **Bittée :** | Imbattable |
| **Blye :** | Blague à tabac |
| **Bogey:** | Voiture tirée par des chevaux |
| **Bomme :** | Bonhomme |
| **Boutte :** | Coin, enfant, bout |
| **Brai :** | Liquide résineux extrait de conifères |
| **Braquettes :** | Punaises |
| **Break :** | Pause |
| **Brin de scie :** | Sciure |
| **Bûcheux :** | Bûcheron |
| **Bucks :** | Mâles |
| **Cagé :** | Bois empilé |
| **Câlisse :** | Juron québécois |

| | |
|---|---|
| **Capine :** | Tête |
| **Carrédge :** | Chariot mobile qui présente les billots à la grande scie |
| **Cash :** | Comptant |
| **Casserole :** | Cerveau |
| **Casque :** | Corps |
| **Catalogue :** | Patois |
| **Cenne :** | Monnaie |
| **Chainsaw :** | Scie à chaîne |
| **Champlure :** | Chantepleure |
| **Chaudaille :** | Un peu ivre |
| **Chow-boy :** | Homme de maintenance dans les camps |
| **Chialage :** | Plaintes |
| **Chiâleux :** | Personne qui n'est jamais content |
| **Chocolat casse :** | Chocolat en forme de tuque |
| **Christ :** | Juron québécois |
| **Cook :** | Cuisinière |
| **Couverte :** | Couverture |
| **Crieux :** | Quelqu'un qui crie |
| **Crigne :** | Crinière |
| **Crossé :** | Masturbé |
| **Dédomptaient :** | Désapprenaient, oubliaient |
| **Drill :** | Entraînement |
| **Drum :** | Baril, gros contenant |
| **Engravé :** | Blessé aux pieds |
| **Escousse :** | Un certain temps, moment |
| **Farmes :** | Fermes |
| **Fort :** | Alcool |
| **Frette :** | Froid |
| **Froque :** | Manteau |
| **Fruitage :** | Petits fruits |

| | |
|---|---|
| **Galandar :** | Godendart, grosse scie qu'on manie à deux travailleurs |
| **Goudrier :** | Cuir épais et rude |
| **Gratteux :** | Avaricieux, radin |
| **Gris :** | Morceau de cèdre |
| **Icitte :** | Ici |
| **Jarnottes :** | Petite racine ronde |
| **Jobber :** | Gérant de chantier |
| **Klondike :** | Rivière du Canada, ruée vers l'or |
| **Kodak :** | Appareil photographique |
| **La :** | Lait |
| **La Pioche Deschênes :** | Arthur Deschênes |
| **Les gros chars :** | Train |
| **Liliment :** | Liniment |
| **Mamours :** | Câlins, caresses |
| **Ménoires :** | Partie du traîneau ou d'une voiture à cheval |
| **Mornifle :** | Gifle |
| **Morvias :** | Crachats |
| **Nordet :** | Nord est |
| **Ordilleux :** | Orgueilleux |
| **Pelle à feu :** | Sage-femme |
| **Pichous :** | Botte |
| **Peanuts :** | Arachides |
| **Pis :** | Puis |
| **Pitoune :** | Bille de bois |
| **Pivés :** | Outil de chantier |
| **Pleumé :** | Dépiauté, dépouillé |
| **Pognait :** | Plaît |
| **Pogne :** | Attrape |
| **Pogné :** | Pris |
| **Poses :** | Photographies |

| | |
|---|---|
| **Ragot :** | Maigrichon |
| **Raillaient :** | Égratignaient |
| **Rapplomber :** | Améliorer |
| **Reels :** | Air de quadrille |
| **Relevailles :** | Convalescence de maternité |
| **Respire :** | Inspiration |
| **Rodeux :** | Patois |
| **Run :** | Tournée, séjour |
| **Sabelières :** | Sablières |
| **Saint-simonac :** | Juron |
| **Se manger :** | S'appauvrir, se ruiner |
| **Shot :** | Gorgée |
| **Sleigh :** | Traîneau |
| **Smart :** | Sympathique, gentil |
| **Solage :** | Fondation |
| **Sour-année :** | Truie qui n'a pas eu de petit dans l'année |
| **Staller :** | Arrêter |
| **Su :** | Chez |
| **Su a :** | Sur la |
| **Tap dancing :** | Danse de claqettes |
| **Tasseries :** | Partie de la grange où on entassait le foin |
| **Tenture :** | Ensemble des collets tendus |
| **Team :** | Attelage de deux chevaux |
| **Ti :** | Tu |
| **Tow path :** | Sentier |
| **Trail :** | Sentier, chemin |
| **Trusts :** | Solive |
| **Twichais :** | Halais |
| **Waguine :** | Voiture de ferme à 4 roues |
| **Y :** | Il |

# *Remerciements*

*L'équipe de production tient à remercier pour leur gracieuse participation au présent recueil :*

*Madame Anne-Marie Ouellet pour l'ensemble des illustrations de l'œuvre.*

*La famille Bélanger pour leur suivi et leur soutien moral.*

*Le Centre d'édition des Basques pour son appui à l'édition.*

*Le Musée du Bas Saint-Laurent pour le prêt de photographies d'époque.*